4361

Palat. VII 9

Digitized by Google

CLÉMENCE

DE

LAUTREC.

II.

F 68228

CLÉMENCE

DE LAUTREC.

PAR L'AUTEUR DE PRIMEROSE.

L'Histoire, disait Fontenelle, n'est qu'une fable convenue.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

CLÉMENCE DE LAUTREC.

Le fils de Bernard comptait déjà deux printemps, lorsque quelques Maures des îles Baléares, pirates par habitude et par la situation favorable de leur repaire, débarquèrent sur les côtes de la Catalogne. Ils échappaient à la vengeance de Jacques I, roi d'Arragon, qui venait de conquérir leurs îles; et, fuyant sur leurs vaisseaux, ils avaient pris terre, ou plutôt s'étaient échoués sur les côtes de Bar-

celone. De-là leur projet était de tâcher de gagner le royaume de Valence, où Zéan, dernier roi maure de ce beau pays, les aurait accueillis ; mais les obstacles qu'ils trouvèrent à l'exécution de ce dessein, les forcèrent à remonter vers le nord, et à chercher un refuge dans les précipices des Pyrénées. De toutes parts, à leur descente sur le rivage, le tocsin avait rassemblé les Catalans, et les Maures fuyans n'avaient pu échapper et se cacher dans les montagnes, qu'en combattant sans cesse, et en cédant à l'obstacle invincible que tout le midi de la Catalogne opposait à leur réunion avec leurs frères de Valence. Arrivés dans

les Pyrénées, et en sûreté contre les Espagnols, ils pensèrent aux moyens de conserver leur vie, et en même temps de tirer parti de leur retraite en exerçant leur métier de pirate, et en enlevant les troupeaux et leurs gardiens. Ils ne réussirent malheureusement que trop bien dans leur cruel projet, et bientôt la vallée d'Andorre apprit que cette troupe de barbares menaçait ses paisibles habitans et ses uniques richesses.

Les vieillards s'assemblèrent, et l'ordre fut donné de ramener les troupeaux dans la plaine, et de se tenir prêt à marcher contre les Maures, s'ils paraissaient dans la vallée.

Cette terrible apparition ne tarda point, et quelques cabanes pillées avertirent qu'il était temps de se mettre en défense. Toute la jeunesse s'arma ; tous les époux en âge de combattre s'unirent à cette troupe ardente, et Bernard fut, d'une voix unanime, choisi pour commander l'expédition. Son expérience dans l'art de la guerre, sa supériorité reconnue lui mérita ce fatal honneur, et en vain les larmes de Clémence essayèrent-elles de l'écarter de lui ; la magnanimité et l'amour même défendaient à Bernard de refuser ce poste important, et la malheureuse Clémence fut contrainte d'armer de

ses propres mains son époux adoré.

Quelle bouillante ardeur animait ces bons, mais courageux habitans de la vallée ! Ils allaient défendre plus que leur vie ; ils allaient combattre pour leurs amantes, leurs épouses et leurs mères ; avec de tels intérêts, chaque soldat était un héros. Contre tout autre ennemi, leur victoire eût été certaine ; mais les infâmes pirates savaient trop bien leur métier pour s'exposer à une défaite infaillible..... S'embusquer, surprendre, n'attaquer qu'avec une grande supériorité de nombre et de position, faire quelques prisonniers, enlever quelques troupeaux et fuir, telle était leur

dangereuse tactique ; et dans un pays aussi coupé que celui d'Andorre, son succès n'était malheureusement que trop assuré. Bernard unit en vain le courage à la prudence ; en vain remporta-t-il pendant quelque temps le stérile avantage de faire fuir l'ennemi ; il succomba dans une attaque imprévue, où la supériorité du nombre l'accabla, et quelques habitans de la vallée, échappés au carnage ou aux fers, rapportant ses armes brisées et son écharpe ensanglantée, vinrent annoncer à sa malheureuse mère et à sa plus malheureuse épouse, sa fin tragique et déplorable. Il avait combattu jusqu'au dernier

moment ; enfin, percé de coups, il était tombé, et les Maures, maîtres du champ de bataille, l'avaient dépouillé de ses vêtemens, ainsi que ses compagnons d'armes péris à ses côtés.

Les fugitifs qui faisaient ce récit cruel, ajoutaient que n'ayant échappé à la mort qu'en se cachant dans les rochers, ils étaient revenus sur le champ de bataille après la retraite des ennemis, pour voir si quelques-unes des victimes de cette affreuse journée respiraient encore, et leur donner des secours ; mais que, convaincus de l'inutilité de leurs soins, et craignant le retour des pirates, ils avaient seulement ramassé les

tristes débris qu'ils rapportaient, et avaient fui ce lieu d'horreur et de carnage.

A ce récit funeste, Clémence, hors d'elle-même, oublie et son enfant et ses parens. L'amour et le désespoir ne lui montrent que son époux expirant, percé de coups, et prononçant encore en périssant le nom de son épouse; arrachant ses cheveux épars, meurtrissant son sein découvert, une seule idée l'occupe, c'est de revoir encore une fois son adoré Bernard, et de mourir sur son corps inanimé. Les fugitifs ont quitté sa chaumière, elle est seule avec les vieillards; sa tête s'exalte, elle s'élance hors des

portes de l'habitation, et partant de toute la rapidité de sa course, que ne peuvent suivre d'impuissans vieillards, elle est bientôt hors de leur portée..... En vain la veuve, déjà épuisée par sa propre douleur, en vain Lautrec et Béatrix tendent-ils des bras défaillans vers leur malheureuse fille, en vain s'efforcent-ils de la rappeler près d'eux, les sinuosités de la montagne la dérobent bientôt à leurs yeux affaiblis. Clémence n'entend plus, Clémence ne les a jamais entendus; c'est son époux, c'est Bernard seul qu'elle entend et qu'elle voit. Son ame n'a plus que cette seule idée, et déjà elle est près du lieu qui va la réunir

à cet époux inanimé.... Elle arrive à ce châlet, jadis si cher à son amour.... C'était près de lui que le combat s'était livré.... Clémence le reconnaît. Ses sens ne pouvaient plus être frappés que par des objets relatifs à la passion qui l'entraînait... ce châlet l'émeut violemment. Son agitation, trop extrême pour être longue, bouleverse tout son être; l'épuisement de ses forces, qui ne pouvaient suffire à une course si rapide, achève d'anéantir l'infortunée. Elle tombe évanouie et sans connaissance aux pieds du châlet, de ce châlet où jadis l'heureux Bernard avait obtenu les plus tendres aveux, où depuis.... l'amour.... et

l'hymen..... Mais écartons bien vîte ces cruels rapports, et hâtons-nous de suivre la marche des événemens.

Son état d'évanouissement absolu fut long, et suspendit quelque temps ses souffrances. La nuit la surprit dans cet anéantissement d'elle-même; mais le lendemain, en recouvrant péniblement ses sens, quel fut son effroi de se voir entourée d'hommes inconnus et barbares, qui ne dissimulaient point leur joie d'avoir fait une si belle capture! On voulut essayer de la faire marcher, mais ses forces ne le permettant pas, on la chargea sur la croupe d'un mulet, derrière un

de ses ravisseurs ; on l'y attacha avec des cordes, et ce fut ainsi garrottée qu'on la conduisit, à travers les rochers, vers le repaire de la bande de pirates qui venaient de s'emparer d'elle..... Oh ! qui pourrait rendre le désespoir de cette infortunée et tous les sentimens affreux qui déchiraient son ame ! Dans tous ses maux passés, au moins quelque consolation se mêlait à ses plus tristes pensées. A Alby, elle avait sauvé ses parens ; l'espoir de les revoir la soutenait encore : ici, l'espérance même n'existait plus pour elle. Son époux était mort ; esclave des pirates féroces, elle perdait ses parens, ses enfans. Une

terre étrangère allait enchaîner sa pénible existence. C'était un éternel adieu qu'il fallait dire à tout ce qui pouvait encore lui faire supporter la vie ; et les plus sinistres malheurs l'accablaient, sans lui laisser le plus léger moyen d'espoir.

Retenue, garrottée, elle ne pouvait essayer de se débarrasser du fardeau de la vie, et une joie insolente et brutale qu'elle remarquait dans les yeux de ses ravisseurs, lui annonçait encore qu'elle ne périrait peut-être qu'après les plus affreux outrages..... Heureusement pour elle, cette dernière crainte ne l'épouvanta pas long-temps ; en arrivant vers les tentes des Maures, le

chef la couvrit du voile d'esclave, et par cet acte, qui la destinait à être vendue, il la sauva de la brutalité des pirates, chez lesquels la soif de l'or était plus forte que toute autre passion. Clémence, ainsi voilée, fut remise entre les mains des femmes, et réunie à d'autres prisonnières destinées, comme elle, à orner quelque marché public.

Je ne sais, mais il me semble que la nature nous a tellement formés pour l'amour de notre propre conservation, et par conséquent pour la consolation, que lorsqu'au milieu de nos plus grands maux, nous échappons à un malheur plus grand encore, nous en acquérons plus de

force pour supporter les autres. Clémence, sauvée de l'outrage, put répandre des larmes avec ses compagnes d'infortune, et le temps écoulé depuis sa fuite de la chaumière, le souvenir de ses parens et de ses enfans, qui vint enfin se retracer à son esprit, les soins des compatissantes prisonnières, et même des femmes maures intéressées à conserver leur proie, tout contribua à calmer l'excès de son désespoir; et Clémence supporta la vie.... Elle pleurait, mais ses larmes même l'attachaient à l'existence; et quand une fois le désespoir a dégénéré en tristesse, nous ne voulons plus une mort rapide, nous la vou-

lons lente et pénible. Nous aimons, pour ainsi dire, à nous repaître de son idée ; notre douleur se fait une espèce de jouissance de la savourer à longs traits ; et c'est ainsi que la nature, nous trompant avec art, gagne du temps, et marche à son but, notre conservation.

Après avoir erré quelques jours dans les montagnes par des marches et des contre-marches continuelles, et qui toujours ressemblaient à des fuites, la horde des ravisseurs de Clémence parut prendre tout-à-coup et d'une manière constante sa direction vers l'orient, et une des prisonnières compagnes de Clémence, qui entendait un peu

la langue moresque, comprit, par les discours que leurs gardiens tenaient entr'eux, que les différentes hordes de pirates, contentes du butin qu'elles avaient fait, allaient successivement quitter les Pyrénées, et se rapprocher de la mer du côté de Collioure; là devaient les attendre les barques de quelques-uns de leurs compatriotes fugitifs comme eux, qui les transporteraient, avec leur butin, dans le royaume de Valence. Comme ces barques étaient en petit nombre, et obligées aux plus grandes précautions pour éviter les vaisseaux du roi d'Arragon, les différentes divisions des pirates ne pouvaient ten-

ter le passage que successivement ; et le tour des ravisseurs de Clémence paraissait arrivé, puisque leurs marches continuelles étaient toujours dirigées vers l'orient.

Ce que la prisonnière avait deviné, n'était que trop vrai. Clémence allait quitter pour jamais les Pyrénées. Elle s'éloignait, sans espoir de retour, de cette vallée où elle laissait tout ce qui pouvait encore l'attacher à la vie ; et bientôt, vendue sur un marché, elle allait être exposée sans défense à tous les caprices, à toutes les passions d'un maître insolent et tout-puissant..... Hélas ! l'infortunée s'occupa peu de ce danger, auquel une mort volon-

taire pouvait aisément la soustraire. Mourir était si peu de chose pour elle, que cette idée la déchira bien moins que ses regrets, et sur-tout son inquiétude sur le sort de ses malheureux parens et de son jeune fils. Cependant comme les Maures n'étaient jamais descendus dans le centre de la plaine, elle se flatta que les chaumières de la bonne veuve n'auraient point été attaquées, et le prompt départ des hordes pour l'orient, confirma son espérance, la seule qui pût lui rester et la soutenir encore.

Enfin les pirates arrivèrent à la vue de la mer : les barques, qui paraissaient les attendre, les reçurent

avec leur proie ; et après une navigation heureuse et rapide, les transportèrent à l'embouchure du Guadalaviar, et bientôt dans les murs de Valence surnommée la Belle, où les prisonnières, couvertes de voiles épais, furent débarquées, et conduites de suite dans le basar. Les barques repartirent sur-le-champ pour aller rechercher à Collioure de nouvelles hordes de pirates, et il parut aux prisonnières qu'il en était déjà arrivé plusieurs avant celles qui les portaient ; car au moment où les barques avaient touché terre, des cris d'alégresse, des embrassemens, des félicitations avaient accueilli leurs ravis-

seurs, et avaient paru l'expression de la joie de leurs compatriotes, aisés à distinguer par leurs vêtemens, des habitans ordinaires de Valence.

La malheureuse Clémence, forcée de suivre le sort de ses compagnes d'infortune, fut, comme les autres, exposée aux regards des acheteurs, et vendue à l'encan. Adjugée à un chef d'esclaves, elle fut conduite par lui dans un palais de Valence, où d'abord, heureusement pour elle, elle apprit qu'elle était destinée au service de la fille unique et chérie du maître de ce palais, du riche et puissant Abdalla, favori du roi Zéan. Bientôt sa

douceur, son attachement pour sa jeune et bonne maîtresse, son application à apprendre la langue moresque, rendirent son esclavage moins pénible, et son état eût été supportable, si cette peine seule eût déchiré son ame; mais elle portait dans son cœur le poids de tous ses maux passés; fatiguée de ses souvenirs, elle appelait la mort à son aide; et la mort, trop lente au gré de ses desirs, encore repoussée par sa jeunesse et la force de son tempérament, ne venait point finir ses longs et cruels malheurs.

Hélas! elle n'avait pas encore subi toute l'horreur de sa destinée; de nouveaux outrages, de

nouvelles infortunes l'attendaient.

Fatmé, sa jeune et belle maîtresse, cette Fatmé si chère à son vieux père, avait connu l'amour; et l'aimable Zaboul, le plus accompli des Maures, avait touché son jeune cœur. Zaboul, digne en tout de Fatmé, avait obtenu sa main; et Fatmé, quittant le palais d'Abdalla pour passer dans celui de son époux, avait été obligée, suivant l'usage, de se séparer de Clémence pour prendre les femmes que Zaboul avait destinées au service de sa nouvelle épouse. Clémence en soupira. Son cœur aimant s'était attaché à Fatmé, et la regrettait.

On sait qu'à cette époque, par

un mélange inconcevable de galanterie et d'islanisme, les heureux Maures réunissaient deux choses qui paraissent incompatibles, les transports de l'amour, et les richesses d'un sérail.... Brûlans pour une maîtresse destinée au titre d'épouse légitime, et conservant néanmoins l'usage des concubines; tout-à-la-fois galans et passionnés d'un côté, et de l'autre usant du facile mouchoir; faisant des vers, se battant à outrance pour une belle, et revenant commander des plaisirs achetés, leur vie était un tissu de jouissances, mais en même temps de contradictions qui nous paraîtraient inconciliables, si l'uniformité des

historiens en ce point ne nous forçait d'y croire. Zaboul, en obtenant Fatmé, avait eu plus de délicatesse, et d'abord son épouse légitime avait vu disparaître un sérail qu'elle croyait devoir rendre inutile; mais au bout de quelques mois, l'usage, la vaine gloire, la crainte du ridicule, avaient ramené quelques jolies esclaves. Fatmé s'était fâchée, avait fait de vifs reproches à son pétulant mari; et comme les deux époux n'étaient encore que deux enfans, charmans, il est vrai, mais prompts comme on l'est à cet âge, une bonne répudiation, solemnellement prononcée, et trois fois jurée,

avait été la réponse de l'impétueux Zaboul.

La sottise faite, et Fatmé, désolée, revenue chez son vieux père, les deux époux avaient pleuré, s'étaient écrit bien des injures, puis bien des tendresses; puis Zaboul avait renvoyé de chez lui les jolies esclaves; puis le desir d'un doux raccommodement..... puis tout ce que l'amour a de plus passionné.... si bien que mon jeune étourdi, pleurant aux pieds d'Abdalla, voulait mourir si Fatmé ne lui était rendue.

Hélas ! c'était aussi tout le desir de Fatmé; c'était tout le desir d'Abdalla : mais la loi mettait à ce doux raccommodement une bien cruelle

condition. Le législateur des Arabes a voulu, pour mettre un frein à la trop rapide colère des époux, qu'une femme que son époux a juré trois fois de répudier, ne pût retourner à ses premiers nœuds qu'après en avoir formé de nouveaux avec un homme libre, et qu'après avoir passé dans les bras d'un second mari, et avoir été aussi répudiée par lui (1).

Quelque dure que fût cette loi pour le délicat et jaloux Zaboul,

(1) Chapitre second du Coran, vers. 230 : « Celui qui répudiera trois fois une femme, » ne pourra la reprendre qu'après qu'elle » aura passé dans la couche d'un autre époux, » qui l'aura répudiée ». (*Le Coran, traduction de Savary, tome premier, page 40.*)

comme il espérait bien trouver quelques moyens de l'éluder, il s'y soumit ; et il ne fut plus question que de trouver le complaisant et discret époux auquel il fallait livrer la jeune et belle Fatmé.

Zaboul possédait un esclave chrétien qui lui parut propre à remplir ce rôle. Cet homme, absorbé dans une profonde mélancolie, dévoré d'une sombre tristesse, mais exact dans ses devoirs, avait intéressé Zaboul, qui d'ailleurs savait combien un chrétien était fidèle à ses sermens. L'éloignement absolu qu'il avait marqué pour toutes les femmes lorsque Zaboul, en congédiant son sérail, avait voulu lui faire épouser

une de ses esclaves, lui parut encore du plus heureux présage pour la fatale nuit..... et Zaboul espéra que l'offre de la liberté et d'un monceau d'or achèverait de le lui rendre fidèle. S'étant arrêté à ce choix, il fit appeler l'esclave, et s'enferma avec lui dans le lieu le plus reculé de son palais.

« Esclave, lui dit-il, veux-tu recouvrer ta liberté, et avec elle obtenir une partie de mes trésors » ? Au mot de liberté, l'esclave avait tressailli. « Tu connais Fatmé, continua Zaboul !... tu l'as vue, tu sais combien elle est belle ». Ici Zaboul fixa l'esclave, et celui-ci resta froidement attentif.... « Eh bien ! je l'ai

répudiée.... Te sens-tu la force de passer une nuit près d'elle, et de la respecter comme ta sœur?.... Te sens-tu le courage d'être son époux ce soir, pour me la rendre demain, et fuir ensuite vers ta patrie, comblé de mes dons?—La liberté? répondit l'esclave : oui, tu peux compter sur moi. — Jure-le-moi par ton Dieu, répliqua Zaboul. — Jé le jure, dit l'esclave, par le Dieu que je sers; et si tu me connaissais, je le jurerais par l'honneur, ce serment te suffirait. — Bien, dit Zaboul : cette grandeur d'ame me répond de ta fidélité. Viens, chrétien, viens dans mes bras; sois libre, et compte sur l'a-

mitié et la reconnaissance de Zaboul ». L'esclave affranchi fut conduit à l'iman. Celui-ci, bien payé, ne s'informa point de la religion du nouvel époux, et tous deux se rendant chez Abdalla, Fatmé fut amenée devant les ministres du culte et des loix, et son hymen fut prononcé.

Mais quelles craintes agitaient la pauvre Fatmé! adorant Zaboul, elle ne se voyait qu'avec effroi au pouvoir d'un autre. En vain Zaboul lui avait fait part de tous ses soins dans le choix de ce nouvel époux; en vain savait-elle combien il y était intéressé. L'idée de cette longue nuit, pendant laquelle elle allait être livrée sans défense à toutes les

entreprises d'un homme inconnu, la fit frémir ; et au sortir de la célébration de son hymen, avant de passer dans la chambre nuptiale, elle demanda la permission d'aller librement et sans témoins entretenir son père.... Là, au milieu des sanglots, des pleurs, des expressions de l'effroi, elle conjura son père de la sauver, de la conserver pure et sans tache pour son cher Zaboul ; et le compatissant vieillard, qui adorait sa fille, après l'avoir vainement rassurée, ne s'occupa plus que des moyens de la satisfaire. Il l'enferma dans son appartement, et après bien des réflexions, ne trouva point de meilleur expédient que de substi-

tuer à sa fille, dans la couche nuptiale, une autre femme, et de risquer, au moyen de l'obscurité, de tromper ainsi le nouvel époux. Enfin, pour que l'indiscrétion de cette infortunée ne trahît point ce dangereux secret, il imagina d'assoupir la victime au moyen d'un breuvage avec art préparé.... Ce plan fait, Abdalla ne songea plus qu'à l'exécution; et pour combler les maux de Clémence, ce fut sur elle que le cruel jeta les yeux et fixa son choix. Son âge, sa taille, ses charmes pouvaient tromper, ou dédommager l'époux; et Clémence, esclave destinée à servir de jouet à des maîtres inhumains, fut ainsi sacrifiée à des

intérêts étrangers, à la réparation de fautes qu'elle n'avait point partagées.

Sous prétexte de célébrer le nouvel hymen, Abdalla fit servir et distribuer des rafraîchissemens à tous ceux qui remplissaient son palais. La malheureuse Clémence, tranquille, sans défiance, et ne pouvant soupçonner le sort qui l'attendait, but le trompeur sorbet qu'on lui présenta ; et, bientôt plongée dans un sommeil léthargique, elle fut transportée sur la couche fatale destinée à Fatmé. Hélas ! le prudent Abdalla n'avait pas borné ses précautions au simple assoupissement de sa victime ; réfléchissant au dan-

ger qu'il courait, si sa supposition était reconnue, et craignant l'indiscrétion ou la surprise du nouvel époux, il imagina encore de troubler la raison de ce dernier. Ne s'en rapportant point aux précautions de Zaboul, voulant assurer par lui-même, et sans courir le moindre risque, le succès de sa ruse, il prit le parti de mettre l'époux hors d'état de reconnaître la femme qu'on lui sacrifiait, et d'échauffer en même temps tellement ses sens, qu'il se livrât aux plaisirs qu'on lui offrait avec ce transport impérieux qui ne laisse ni réflexion ni choix. Les Orientaux et les Arabes, pour éluder la sage loi de leur prophète, ont

suppléé aux liqueurs fermentées qui leur sont défendues, par un mélange de différentes drogues qui troublent leur raison, et les conduisent au délire ou à la fureur, suivant la dose qu'ils en prennent. On sait que ce même mélange enflamme aussi leurs sens de manière à réparer l'abus qu'ils peuvent faire de leur facile sérail. Abdalla, pendant le repas nuptial qu'il eut soin de prolonger, et dont les femmes sont toujours écartées, fit mêler de ces drogues délirantes dans tout ce qu'on servit au nouvel époux, et ce ne fut qu'au milieu de la nuit, et lorsqu'il le vit au point d'égarement qu'il desirait, qu'il le fit conduire et renfermer

dans la chambre préparée aux nouveaux époux.

Oh ! que l'on me dispense des détails de cette nuit déplorable, qui achevait de combler la mesure des malheurs de Clémence ! La suite de mon récit ne les fera que trop connaître ; mais au moins d'ici là, jetons un voile compatissant sur des faits que l'obscurité de la nuit cacha à tous les yeux, et dont le léthargique sommeil de Clémence lui déroba à elle-même l'affreuse connaissance.

Le lendemain, Fatmé retourna vers l'heureux Zaboul, à qui, pour surcroît de bonheur, Abdalla se hâta d'apprendre toutes ses précau-

tions nocturnes ; mais soit que Fatmé ignorât le choix que son père avait fait de la malheureuse Clémence, soit que, dans son bonheur, elle oubliât, suivant l'usage, l'intérêt qu'elle avait jadis marqué à cette infortunée, et les droits cruels que cette affreuse nuit venait de lui donner sur sa reconnaissance, elle ne s'occupa point du sort de sa victime. De son côté, le prudent Abdalla n'eut rien de plus pressé que de se défaire du témoin involontaire de son infraction à la loi, et par-là du danger d'une indiscrétion que les suites de cette nuit pouvaient rendre possible. Il fit appeler des marchands d'esclaves qui

repartaient dès le lendemain pour les royaumes voisins ; il leur vendit Clémence, et la leur fit livrer sans même avoir daigné la revoir.

Clémence, étourdie de tout ce qui lui arrivait, et de la rapidité des événemens qui, depuis la veille, se succédaient sans qu'elle en pût concevoir la cause, ne pouvant s'expliquer la conduite d'Abdalla et l'oubli de Fatmé, ne devinant point encore quel motif avait pu la rendre ainsi odieuse à ses maîtres, suivit ses nouveaux tyrans avec cette apathie du désespoir qui ne songe plus ni à se défendre contre les autres, ni à lutter contre soi-même. Que lui importait, en effet, d'aller mourir à

Grenade, à Cordoue, ou de finir ses tristes jours à Valence ? Dans le premier instant de sa surprise, elle suivit les marchands sans pouvoir réfléchir sur les événemens de la veille ; mais peu à peu revenant à elle-même, les moindres circonstances se retracèrent à son esprit, et tout ce qu'elle avait éprouvé, tout ce qu'elle éprouvait, lui parut encore plus inexplicable.

Elle se rappela très-bien que la veille, elle avait de ses propres mains paré Fatmé pour son nouvel hymen, et que pendant cette fatale toilette, Fatmé s'était écrié plusieurs fois en pleurant : « Non, je ne m'y soumettrai pas !.... non, je

ne passerai pas la nuit auprès de cet inconnu !.... Mon père, viens à mon secours!... qu'une autre prenne ma place.... délivre-moi de cet affreux danger, et des soupçons de Zaboul»! A la suite de cette toilette, Clémence se rappelait encore très-bien qu'on était venu chercher Fatmé pour la conduire à son époux, sans qu'on permît à ses femmes de la suivre; que bientôt après, le vieux Abdalla avait fait distribuer des rafraîchissemens aux femmes de Fatmé; mais ici sa mémoire lui manquait tout-à-coup, et ce n'était que comme au travers d'un nuage qu'elle démêlait quelques souvenirs obscurs et confus. Cependant à force

de scruter ses idées, elle parvint à se rappeler qu'un sommeil prématuré l'avait surprise dans l'appartement de Fatmé ; qu'ensuite, vers la pointe du jour, un instant d'un réveil pénible lui avait fait revoir comme dans un songe la chambre nuptiale, que ses mains avaient aidé la veille à préparer ; mais à ce point toutes ses idées s'obscurcissant encore, ne lui fournissaient plus de souvenir qu'au moment où les esclaves d'Abdalla, venant l'arracher à son long sommeil dans sa retraite ordinaire, l'avaient entraînée vers les parvis extérieurs du sérail, et l'avaient livrée aux marchands.

Toutes ces idées diverses ne suf-

fisaient point pour éclairer l'infortunée, qui eût été trop heureuse si elle eût pu ignorer son sort ; mais il fallait qu'elle bût jusqu'à la lie le calice d'amertume que le destin lui avait préparé..... Dans cet instant son œil se porte vers une partie de ses vêtemens ; la malheureuse reconnaît quelques-uns de ceux dont elle-même avait couvert, la veille, la perfide Fatmé, et dont les esclaves d'Abdalla avaient, dans leur précipitation, oublié de la dépouiller..... Quel effroyable trait de lumière !.... Une secrète horreur saisit tout-à-coup Clémence. « Serait-il possible, juste Ciel, que j'eusse été la malheureuse victime des craintes

de Fatmé et de la jalousie de Zaboul?.... O Dieu ! aurait-on en effet substitué une esclave à Fatmé?.... Serait-ce moi qu'on aurait eu la barbarie.... Dieu ! Dieu, écarte de moi ce malheur !.... Quoi ! la malheureuse épouse de Bernard !..... O mon Dieu ! n'avais-je pas déjà souffert plus que je ne pouvais supporter »! A cette cruelle pensée, ses forces lui manquent, son ame semble prête à quitter son corps défaillant; elle reste sans connaissance dans les bras des marchands. Ceux-ci la rappellent à la vie; mais des faiblesses continuelles, des évanouissemens répétés, une langueur que rien ne pouvait vaincre, an-

noncent que l'infortunée approche du terme de ses maux. Les marchands la traînent après eux plus qu'ils ne la conduisent; et la malheureuse, promenée dans cet état de ville en ville, de marchés en marchés, se sent si près de sa fin, qu'elle n'a plus même le desir de la hâter, encore moins le bonheur de la craindre. Pâle, sans force, maigre, décharnée, les yeux creux, les joues sillonnées par des larmes continuelles.... ce n'est plus cette Clémence jadis l'objet de tous les vœux, de tous les desirs; c'est la triste et déplorable victime du malheur et de l'outrage; et pour que l'infortunée ne pût plus douter de l'échange

funeste fait par l'inhumain Abdalla, la nature l'avertit bientôt qu'elle portait dans ses flancs la preuve indubitable du crime dont elle était la victime.

Hélas ! elle n'avait pas besoin de cette triste conviction pour devenir l'être le plus à plaindre qui fût dans la nature ; et elle avait trop souffert pour pouvoir encore sentir vivement un nouveau surcroît de peines..... Se traînant à la suite de ses maîtres, étendue presque mourante dans les basars, n'éprouvant nulle part l'expression de la pitié, mais bien de tous côtés les mépris des acheteurs, et les effets du dépit des marchands, elle eût péri sans doute,

si, après trois mois de cette pénible agonie, le Ciel enfin compatissant n'eût daigné venir à son secours, et lui procurer, sinon des consolations, au moins des soins suffisans pour la rendre à l'existence. Un homme généreux et bon, un homme vraiment humain et sage allait s'intéresser à son sort; et j'ai besoin de me hâter de la mettre entre ses mains, pour appaiser l'émotion trop pénible que mon récit a produite sur moi-même.

Les marchands, après avoir parcouru les royaumes de Murcie et de Grenade, toujours traînant Clémence et ne pouvant la vendre, se déterminèrent enfin à entrer dans

l'Andalousie pour se rendre à Cordoue, la ville alors la plus florissante de l'empire des Maures en Espagne. Ils avaient déjà plusieurs fois renouvelé leur magasin, et, bien fournis à cette époque de la plus jolie marchandise, ils espéraient trouver à Cordoue des amateurs qui leur procureraient des profits considérables. Ils arrivent, et établissent leur tente dans le basar, en face de la grande mosquée. Les parois de cette tente, relevées de toutes parts, laissent voir un groupe d'esclaves charmantes, parées avec soin, et placées toutes à leur avantage; tandis qu'on voit à côté, dans un coin de la tente, une femme à

peine vêtue et expirante, étendue sur quelques toiles et sur des ballots de marchandises, et sans cesse injuriée ou maltraitée par ses insensibles maîtres.

Cette tente, dans le premier moment, n'attira point la foule des curieux. Une scène extraordinaire qui se passait à la porte de la grande mosquée, les avait tous entraînés; et les cris, les huées qu'on y entendait, fixèrent l'attention des marchands eux-mêmes, dont la tente, placée sur un lieu élevé, permettait à leurs regards de plonger dans la foule, et de distinguer ce qui s'y passait. Un vieillard vénérable, d'une figure majestueuse et mo-

deste, la tête nue, les mains garrottées, accroupi les genoux ployés sur le degré le plus élevé du monument, était l'objet de ces huées. C'était l'heure de la prière, et chacun des fidèles musulmans qui entrait dans la mosquée lui crachant au visage, joignait encore l'insulte à ce lâche outrage. Le vieillard, sans s'émouvoir, sans paraître sensible à ce barbare traitement, conservait la noblesse de son caractère et le calme de son innocence. A la fin de la prière, des docteurs, des gens de loi, des officiers publics, lui demandèrent s'il se repentait de ses hérésies; et le vieillard ayant répondu : « Oui », ses mains furent

déliées, et on lui permit de se retirer. Alors se levant avec dignité, et passant le bas de sa robe sur son visage : *Que mon ame*, dit-il, *qui pardonne à ses ennemis, s'endorme avec les sages, et périsse comme celle des philosophes* (1) ; puis marchant gravement, et sans s'inquiéter des huées et des insultes dont les enfans et quelques gens du peuple l'accablaient, il s'écarta lentement de la porte de la mosquée, comme si la scène qui venait de se passer ne lui eût point été person-

(1) Ces paroles, et toutes celles que l'on va lire, appartiennent réellement au philosophe de Cordoue, et sont, à ce titre, consacrées par l'Histoire.

nelle. Arrivé près du basar, et devant la tente des marchands d'esclaves, il s'arrêta un moment, et sourit au groupe aimable qui en occupait le centre ; mais sa vue s'étant portée sur Clémence, sa figure noble et calme se couvrit d'un intérêt tendre. L'impression de la pitié s'y peignit, et la scène dont il venait d'être le triste jouet, laissant à son ame toutes ses facultés, même celles de la compassion et de la bienfaisance, il ne pensa plus qu'à l'objet qui faisait naître en lui ces deux sentimens.... Son action devient plus vive.... il s'approche de Clémence, la fixe, et voyant qu'il la gêne par ses regards, et que ses pleurs cou-

lent avec plus d'abondance..... il s'adresse aux marchands, et leur demande le prix de cette femme. Les marchands, trop heureux de se débarrasser d'un fardeau inutile, le laissent le maître de le fixer. Il tire sa bourse de son sein, les satisfait, et revenant vers Clémence, il essaie de la soulever et de s'en faire suivre.... Clémence est prête à s'évanouir; le vieillard verse dans sa bouche décolorée quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse qui la ranime, et la soutenant dans ses bras, il sort avec elle de la tente des marchands, et prend la route de sa maison au milieu de ce même peuple, que cette action a conduit de

la colère et du mépris, d'abord au silence, puis bientôt presqu'à l'admiration. Le vieillard apperçoit dans la foule son principal ennemi, celui qui l'avait fait condamner à l'affront du matin. « Je vous remercie... Ibnu Zoar, dit-il, vous m'avez aujourd'hui donné deux grandes jouissances, celle de pardonner à mes ennemis, et celle de sauver une infortunée ». Alors pressant sa marche autant que la faiblesse de Clémence le permettait, il arrive à sa maison; et la conduisant dans un appartement écarté et solitaire, il oublie tout pour ne s'occuper que des soins que son état exige.

Quel était donc ce vieillard éton-

nant, cet ange tutélaire envoyé, pour ainsi dire, exprès par le ciel au secours de Clémence ? C'était le plus humain, le plus généreux des hommes, comme le plus savant et le plus sage des philosophes de ce temps ; c'était ce célèbre Avéroës, l'honneur et la gloire de Cordoue, le protecteur de tous les infortunés, le plus juste des magistrats, le plus éclairé des docteurs de la loi et du culte, et l'homme le plus honoré et le plus digne de l'être. Chef de la justice dans les trois royaumes du midi de l'Espagne, aussi profond médecin que bon jurisconsulte, ayant payé dans sa jeunesse un doux tribut aux Muses aimables, doué de

toutes les qualités du cœur et de l'esprit, son génie l'avait porté bien plus haut encore, et l'avait élevé aux plus sublimes résultats de la philosophie. Après avoir le premier, par ses traductions, fait connaître aux Arabes le plus universel comme le plus grand des savans de la Grèce, Aristote, il avait été plus loin que lui, et son génie avait secoué les entraves de tous les préjugés, et sur-tout des préjugés religieux..... Malheureusement pour lui, il avait trop découvert ses pensées à cet égard; son mérite lui avait fait des envieux et des ennemis, à la tête desquels s'était mis le médecin Ibnu Zoar, son rival. L'accusation d'hé-

résie et d'impiété avait été portée contre lui devant Mansor, roi de Maroc. Les docteurs, consultés par ce prince, après avoir voté pour la mort d'Avéroës, avaient, par indulgence, commué sa peine en une pénitence publique, suivie d'un désaveu formel; et Avéroës, assez sage pour n'être pas martyr, venait de subir son arrêt au moment où il rencontra Clémence, et où sa sensibilité, dont rien ne pouvait déranger le cours, le porta à sauver cette intéressante victime du malheur.

On ne peut se faire une idée juste des droits que l'infortune et la pitié avaient sur le cœur de cet homme sublime. Jamais il n'avait pu voir le

malheur sans perdre à l'instant toute autre idée que celle de le secourir ; mais combien plus de force encore acquérait son zèle, quand une femme en était l'objet ! Adorant, respectant, plaignant ce sexe enchanteur, trop souvent victime du nôtre, une femme infortunée devenait un objet de vénération et de culte pour lui. Il se livrait d'abord par une impulsion subite ; bientôt il s'attachait encore davantage par sa bienfaisance même ; et Clémence eût été sa propre fille, qu'il n'eût pas eu pour elle des soins plus tendres et plus délicats. Examiner les différens symptômes de l'état de Clémence, chercher à-la fois à con-

naître les causes de ses souffrances morales et physiques, pour tâcher d'apporter à chacune des consolations ou des remèdes, telle fut l'étude constante d'Avéroës. Il n'eut pas d'abord de peine à reconnaître que des malheurs extrêmes avaient altéré dans cette infortunée les organes de la vie, et que ce n'était qu'en obtenant, qu'en méritant sa confiance, qu'il parviendrait à adoucir ses peines, si elles étaient susceptibles de consolation. Puis ses profondes lumières en médecine lui firent promptement deviner qu'un somnifère puissant, et dans une dose capable d'en faire un poison, avait été donné à cette malheureuse

femme, et était la cause des évanouissemens successifs, et suivis d'une espèce de léthargie qu'elle éprouvait. Sa grossesse ne fut pas non plus long-temps un mystère pour lui; et connaissant bien les causes de l'état dangereux auquel il voulait remédier, basant son traitement sur cette connaissance, il employa les remèdes les plus propres à neutraliser le poison, et à opérer cette cure difficile; sur-tout il tâcha d'obtenir l'amitié et la confiance de sa chère fille, car c'est ainsi qu'il appelait son intéressante esclave, et il ne négligea rien pour la mériter.

Hélas! Clémence avait été si mal-

heureuse, que la première marque de commisération devenait un grand bonheur pour elle, et devait trouver son ame tout ouverte à la confiance. L'âge d'Avéroës, sa réputation de vertu, les preuves qu'elle avait chaque jour sous ses yeux de la justice de cette réputation, les soins tendres, compatissans et continuels de cet homme, aussi patient que généreux, tout portait Clémence à n'avoir rien de caché pour lui. D'ailleurs quel motif eût-elle eu de lui faire un mystère de son nom et de ses malheurs? elle se croyait si près de sa fin, que, loin de redouter quelques suites fâcheuses de sa franchise, elle n'y trouvait, au con-

traire, qu'avantage et consolation, puisqu'elle se flattait qu'Avéroës serait assez généreux pour instruire ses parens de sa mort déplorable, et des nouveaux malheurs dont elle avait été la victime depuis leur séparation.

C'est sur-tout dans cette dernière pensée qu'elle céda aux tendres instances qu'Avéroës lui faisait depuis un mois qu'il lui prodiguait ses soins; et comme elle avait repris un peu plus de forces, grace aux secours de cet homme habile, et aux efforts que la nature ne manque jamais de faire quand elle a deux individus à conserver à la-fois, elle put sans mourir repasser sur toutes

ses infortunes, et les raconter à Avéroës.... Ce bon, ce respectable vieillard pleurait, s'irritait, se calmait, sanglotait, et s'irritait encore, suivant que le récit de Clémence lui faisait partager, comme s'ils lui eussent été personnels, tous les sentimens qu'elle exprimait. Tantôt il maudissait et les fureurs religieuses, et les bourreaux dont le fanatisme couvrait la presque totalité du monde; tantôt il bénissait le bon, l'intéressant Bernard; puis il vouait à l'exécration les Maures, Abdalla et le crime de l'esclave. Clémence le remerciait par ses caresses de l'intérêt si tendre qu'il lui marquait. Elle pleurait sur son sein; les larmes

d'Avéroës se mêlaient aux siennes, et déjà la pitié faisait son doux office de consolatrice ; et la pitié est, comme on le sait, la seule des consolations qui ne manque jamais son effet. Clémence, après ce récit pénible, se sentit soulagée, et Avéroës acquit sur elle le grand avantage de connaître la blessure, et de pouvoir, sans s'égarer, y apporter le remède nécessaire.

Les premiers jours il ne fit que pleurer avec elle ; mais bientôt, usant de toutes les ressources de la sensibilité et de la philosophie, il essaya peu à peu de combattre son désespoir. « Clémence de Lautrec, lui disait-il, se croit-elle dispensée

du devoir de vivre ?.... A-t-elle oublié que, veuve de Bernard, elle est aussi mère de deux fils qu'elle aime, et à qui elle est nécessaire ? Parce qu'un maître inhumain a profané son esclave, victime d'un crime involontaire, se croit-elle indigne d'exister ?.... Et quand elle n'aurait plus d'autre lien sur cette terre d'infortune que ses parens, a-t-elle oublié qu'ils vivent encore, qu'ils appellent leur fille, et que cette Clémence, qui jadis se sacrifia pour eux à Alby, doit encore faire le sacrifice de sa douleur même, et se résoudre à vivre pour aller consoler leur vieillesse affligée ?... Clémence croit-elle qu'Avéroës bornera ses

stériles soins au triste avantage de lui rendre l'existence ? N'a-t-elle pas dû présumer qu'il la rendrait à sa famille, et n'est-elle pas sûre qu'il n'est rien qu'il ne fît et ne voulût faire pour la rendre au bonheur » ? Clémence pleurait, baisait les mains d'Avéroës, s'attendrissait..... et peu à peu les discours de cet homme généreux produisaient leur effet. Clémence renaissait, revenait à la vie ; les remèdes du médecin profitaient de l'adresse et de la générosité du consolateur, les symptômes alarmans s'éloignaient de plus en plus, la grossesse avançait heureusement, la maigreur effrayante disparaissait ; les roses

recommençant à colorer des joues plus pleines et moins souvent baignées de pleurs, Avéroës n'eut plus à craindre l'inutilité de ses soins; et son excellent cœur le fit jouir en toute sécurité de leur parfait succès.

Sans cesse il se plaisait à l'instruire, à l'éclairer, à la distraire. Tout le temps qu'il pouvait dérober à ses devoirs, il le donnait à sa chère Clémence. Tantôt il lui dévoilait tout ce que la philosophie a de plus sublime et de plus consolant; tantôt il lui faisait sentir l'abus des préjugés religieux, et lui en montrant, par son propre exemple, les épouvantables effets, il éclairait

son esprit, et, par cette distraction, consolait son cœur. « Ma fille, ajoutait-il, garde bien ces lumières dans ton cœur; c'est folie que de vouloir les prostituer à qui ne veut ou ne peut les voir. C'est cette folie qui m'a valu la pénitence dont tu as été témoin. Eh bien ! la vérité m'est si chère, que je me sens encore tout prêt à retourner à la porte de la mosquée.... Je leur avais dit que la religion des chrétiens était une religion de dupes, celle des juifs une religion d'enfans, et celle des mahométans une religion de pourceaux (1).

(1) Ces paroles sont encore textuellement d'Avéroës.

Mes ennemis se sont bien vîte faits les champions de ces trois grandes erreurs qui se partagent le monde. Ils ont profité de mon imprudence pour me perdre. Ils y ont réussi; mais entre nous, ils ne m'ont ni convaincu ni corrigé». D'autres fois il la plaçait sous une portière près de sa salle d'audience; et là, Clémence était témoin de sa profonde équité, de sa pénétration, et surtout de sa patience et de sa générosité. Son mérite avait forcé Mansor à le rétablir dans toutes ses charges, et principalement dans l'office de juge suprême. Un jour Clémence vit amener devant lui ce même Ibnù Zoar qui l'avait si cruel-

lement outragé.... Ibnu Zoar, convaincu d'avoir fait des vers licencieux, injurieux au roi et au culte, et extrêmement répandus dans Cordoue, méritait, aux termes des loix, une peine très-grave, qui eût satisfait la vengeance d'Avéroës.... Avéroës le fait délier, et lui adressant la parole en souriant: « Va, Ibnu Zoar, retourne chez toi; tâche d'être un peu plus prudent à l'avenir. Quant à moi, je ne te cracherai seulement pas au visage ». Puis se retournant du côté de ses assesseurs pour justifier sa modération, il ajouta: « Tout le monde à présent sait et chante ses vers; une seule main pourrait-elle fermer mille bouches»?

Je ne crois point que l'antiquité nous présente rien de plus sublime que cet oubli généreux de la plus mortelle injure ; et avec un tel caractère, Avéroës devait être un bien puissant consolateur ; car rien ne donne plus d'empire à l'homme sur ses semblables, que le sentiment d'admiration qu'il inspire.

En sortant de ses fonctions publiques, Avéroës revenait près de l'objet de sa bienfaisance, simple, bon, naïf, comme s'il n'eût pas été le plus grand des hommes ; et Clémence livrée toute entière à sa consolante amitié, adoptant toutes les espérances qui pouvaient lui rester, et qu'Avéroës travaillait à réaliser,

reprenait et ses forces et son courage, et jusqu'à sa beauté.

Un jour, Avéroës entra chez elle d'un air plus content qu'à l'ordinaire : « Ma fille, lui dit-il, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre. Depuis que je connais ton nom et ta patrie, j'ai écrit en France ; et mon messager m'a rapporté des nouvelles heureuses pour toi, et qui peut-être m'aideront beaucoup pour te rendre à ta famille. Alby est délivrée du joug de ses oppresseurs. La Divinité, qui se rit des vains préjugés des humains, et qui punit les absurdes impostures des prêtres qui les trompent; la Divinité, qui s'irrite de tous les cultes bizarres qu'on lui rend,

qui n'en veut d'autre que celui de la vertu, et qui ne distingue entre les hommes que les bons et les méchans, a enfin puni le premier de tes persécuteurs. Ce Simon de Montfort, cause de toutes tes infortunes, a péri; et c'est la main d'une femme qui a vengé l'humanité outragée. Le misérable avait voulu, en usurpant de nouveaux états, se donner le barbare plaisir de torturer de nouvelles victimes. Il a porté son armée fanatique contre Toulouse; mais là, le ciel avait marqué le terme et la punition de ses fureurs. Percé de cinq coups de flèche, il combattait encore lorsqu'une femme, du haut d'une machine de guerre, d'une

tour ambulante, l'a frappé d'un coup de pierre, et l'a étendu sans vie. Son armée, poursuivie de toutes parts, s'est dispersée comme la poussière que le vent chasse au loin dans le désert; et Toulouse délivrée, est à son tour venue chasser les tyrans d'Alby. Raymond Roger, rappelé par ses fidèles sujets, est rentré dans les états de ses pères, et la persécution est enfin appaisée dans ta patrie..... Voilà, ma Clémence, ce que l'on me mande. Sois sûre que ces détails sont certains, et ranime ton espérance..... Sans doute tes parens, rappelés dans Alby, rétablis dans leurs biens, n'ont plus d'autre douleur que celle que

ta perte leur cause. Hâtons-nous de les instruire de ton sort ; que j'aie au moins la douce satisfaction de te remettre entre leurs mains, et mon cœur n'aura plus rien à desirer ».

« O généreux Avéroës ! s'écria Clémence.... quel changement subit !... quels heureux événemens!... Ma reconnaissance..... — Tais-toi donc, Clémence, répondit Avéroës en la serrant dans ses bras; remercie-t-on du plaisir que l'on donne !.... Ecoute, mon enfant, voici maintenant ce que je crois qui nous reste à faire..... Je n'ai pu, dans ma lettre, m'informer particulièrement du sort de tes parens, dans la crainte de les compromettre. Il fallait, avant

de risquer de les nommer, savoir ce qu'ils avaient encore à redouter. Aujourd'hui, que nous sommes sûrs qu'ils ne courent plus aucuns dangers, il faut les retrouver, et les instruire que leur fille chérie existe encore pour eux. Aussi-tôt après la réponse, que sans doute nous recevrons d'eux, Clémence quittera Avéroës, et ira jouir du bonheur de consoler ses respectables parens. Allons, ma fille, du courage; l'avenir n'a plus pour toi que des consolations, et l'amitié d'Avéroës jouira doublement et de ton bonheur, et de celui de tes parens.

Clémence ne put lui répondre que par des larmes de joie et les caresses

touchantes de la reconnaissance. Mais Avéroës, malgré les bonnes nouvelles qu'il venait de recevoir, voulut encore entourer des plus grandes précautions les informations qui lui restaient à prendre. Il possédait un esclave qui, depuis vingt ans, lui avait donné les preuves les moins équivoques du plus entier dévouement. Il joignait à son zèle une fidélité, une discrétion et une intelligence qui le rendaient l'homme le plus propre à la mission délicate qu'il allait avoir à remplir. Avéroës le fit appeler en présence de Clémence, et, de concert avec elle, il dressa les instructions de l'esclave. Ces instructions portaient de

traverser d'abord les Pyrénées et le val d'Andorre, et là, de s'informer de la mère de Bernard et de ses hôtes; s'il n'y acquérait point de lumières, d'aller jusqu'à Alby, en suivant le cours de l'Arriége, et de demander tous les renseignemens possibles sur le sort de Lautrec et de Béatrix son épouse; enfin, de ne point quitter le midi de la France sans les avoir retrouvés, ou sans avoir acquis une certitude quelconque sur leur sort. Dans le cas où il apprendrait au val d'Andorre que les pirates les avaient enlevés comme ils avaient enlevé Clémence, l'esclave devait revenir par le royaume de Valence, s'informer de leurs

ravisseurs, et tâcher de découvrir dans quelles mains ces vieillards étaient passés. Dans le cas, au contraire, où l'esclave les rencontrerait en France, il devait leur remettre les lettres d'Avéroës et de Clémence, et rapporter le plus promptement possible leur réponse.

Si l'amour filial remplit une partie de l'écrit de Clémence, l'amour maternel n'y fut point oublié; et la plus tendre sollicitude demanda en tremblant des lumières sur le sort d'Amable, et sur-tout sur celui du fils de Bernard. L'esclave partit, et Clémence ne fit plus que soupirer pour son prompt retour, qu'elle tâ-

chait de hâter par ses vœux continuels.

Cependant ce voyage devait nécessairement être long. Dans ces temps reculés, on ne connaissait point les grandes routes; il fallait voyager par des chemins vicinaux d'habitations en habitations, s'égarer souvent, et ne faire sur la même monture que de courtes journées, coupées par de fréquens repos. L'esclave avait en outre à traverser des pays soumis à une foule de dominations différentes, et déchirés par des guerres continuelles. Il devait ensuite prendre des informations délicates, avec prudence, et par conséquent avec lenteur. Il fallait

donc qu'il s'écoulât un long temps avant son retour. Avéroës ne s'occupa qu'à distraire Clémence, et à lui inspirer de la patience. Pendant cet intervalle, le terme de son accouchement arriva. Avéroës reçut le fils qu'elle mit au monde, et comme toute son adresse s'était attachée principalement à ne lui faire voir dans cet événement qu'un malheur involontaire, la naissance de ce fils ne réveilla point de trop vives douleurs dans l'ame de Clémence. Une sorte d'indifférence, fruit de la résignation, accompagna sa facile délivrance, et la naissance de son enfant. Bien différent d'Amable, qui, d'abord détesté comme le

fruit d'un hymen horrible et volontaire, avait fini par devenir cher à sa mère, comme sauveur de ses parens, ce fruit presque du hasard ne fut point odieux à Clémence; mais aussi il ne lui inspira aucun de ces sentimens vifs d'affection qu'éprouve une mère, quand son cœur n'en est point écarté par des causes cruelles, et heureusement bien rares.

Avéroës, qui avait parfaitement senti et prévu cette nuance inévitable dans les sentimens de Clémence, et qui avait calculé que, pour le bonheur de sa mère, il fallait que cet enfant ne la suivît point chez ses parens, et ne lui rappelât

pas sans cesse le crime d'Abdalla, avait dès long-temps préparé Clémence à s'en séparer, et lui avait demandé comme un bienfait de le laisser entre ses mains. « Ma Clémence, lui avait-il dit, je vais te perdre..... laisse-moi ton enfant; qu'il me reste au moins quelque chose de toi. Tu connais mon cœur, tu sais si je l'aimerai cet enfant de Clémence; je lui servirai de père. Elevé près de moi, sous mes yeux, dans mes principes, il aura part à mes soins, à mes richesses, comme mes propres enfans..... Peut-être un jour contribuera-t-il à ton bonheur, car il saura de moi combien de larmes il a coûtées à sa malheu-

reuse mère, et sa principale étude sera d'apprendre à t'aimer, et à réparer le mal qu'il t'a fait. Laisse-le-moi, ma chère fille, ajoutait-il; tu vas retourner à Alby; quel besoin d'aller affliger tes parens de la présence de cet infortuné, et du récit des maux que tu as soufferts dans ton affreux esclavage? Ta conscience sans reproche n'a pas besoin, pour se raccommoder avec elle-même, de ce pénible aveu. Retourne à Alby; va consoler tes parens; sois toujours pour eux la veuve de Bernard, et rien de plus. Hélas! ils ont bien assez des maux que tu as soufferts avant ton esclavage, sans que tu ailles encore surcharger

leur vieillesse du poids de tes nouveaux malheurs ».

Ces discours, souvent répétés, avaient convaincu, décidé Clémence. Avéroës s'empara de l'enfant naissant, acheta une femme noire qui venait de perdre son enfant, et voyait encore son sein se remplir d'un lait abondant et devenu inutile. Le fils de Clémence lui fut confié sous les yeux de sa mère et d'Avéroës, et celui-ci prit de cet infortuné tous les soins qu'en eût pu prendre le plus tendre père.

Clémence bénissait ce respectable et bon vieillard, l'adorait presque, et, convaincue par sa sagesse, par ses conseils, par son amitié, elle

s'était déterminée à ensevelir dans le plus profond secret ses aventures de Valence, et à ne pas porter à ses parens ce désespoir de plus. Déjà depuis trois mois elle était rétablie; déjà l'espérance avait ranimé tout son être, rendu à sa beauté tout son éclat, et à sa santé toute sa force, lorsque l'esclave d'Avérqës arriva, après avoir fait en revenant la plus incroyable diligence. Il rapportait les plus heureuses nouvelles de Lautrec et de Béatrix; mais aucune de la bonne veuve et du fils de Bernard. La lettre de Lautrec qu'il remit à Clémence, et que l'on va lire, donna bien quelques explications sur ce point, mais laissa encore de

profondes inquiétudes dans son cœur maternel.

« Ma fille, mon adorée fille, écri-
» vait Lautrec, quel être bienfai-
» sant a conservé tes jours?.... que
» le Dieu de bonté l'en récompense!
» Tes parens vont donc te revoir,
» te serrer dans leurs bras? Viens,
» ma fille, viens retrouver tes for-
» tunés parens.... mais avant, pros-
» terne-toi devant le mortel admi-
» rable qui a été pour toi un second
» père, et dont la générosité te rend
» à nous, sans vouloir même mettre
» un prix à tant de soins. C'est d'Al-
» by que nous t'écrivons, ma fille;
» c'est au milieu de notre ancienne
» prospérité que nous te rappelons.

» Simon a subi la peine due à ses
» crimes ; mais son fils Amaury a
» aussi reçu la récompense due à ses
» vertus. Il pleure Alix de Montmo-
» rency sa mère, que la douleur a
» conduite au tombeau avant son
» époux ; mais son affliction ne le
» rend que plus sensible et plus gé-
» néreux. Il est à présent notre sou-
» verain, et il l'est par le choix et
» le vœu des deux partis, entre les-
» quels sa tolérance a su rétablir la
» plus douce paix. Raymond Roger
» avait succédé à Simon ; et à cette
» nouvelle, tous les proscrits s'é-
» taient empressés de faire connaî-
» tre le lieu de leur retraite. Ray-
» mond, rentré dans ses états, nous

» avait rappelés près de lui, ainsi
» que tous les fugitifs ; mais une
» mort prompte et subite nous
» l'ayant enlevé, nous avons tous,
» d'un commun accord, élevé Amau-
» ry au titre de vicomte d'Alby, et
» nous bénissons chaque jour cet
» heureux choix. Amaury qui, com-
» me tu le sais, avait fui la colère de
» son barbare père, et la mort dont
» celui-ci voulait punir sa compas-
» sion pour les proscrits, Amaury
» n'a reparu qu'au moment où nous
» venions de perdre Raymond Ro-
» ger. Des cris d'alégresse, le vœu
» unanime de tous les partis l'ont
» accueilli à son arrivée, et il a été
» conduit en triomphe au palais.

» Notre douleur de ta perte nous a
» empêchés de l'y suivre, et de
» prendre part à cet événement au-
» trement que par nos vœux; mais
» le vertueux Amaury n'en est pas
» moins certain qu'il n'a pas de su-
» jets, d'amis plus fidèles que nous.
» Depuis son avénement à sa nou-
» velle dignité, un deuil profond
» règne dans son palais. Cet excel-
» lent fils pleure sa mère, et sa tris-
» tesse l'honore encore. Elle ne l'em-
» pêche cependant pas de se livrer
» aux devoirs de son nouvel état, et
» sur-tout aux plus tendres soins
» pour les malheureux, et pour les
» anciennes victimes de la persécu-
» tion; mais c'est un bienfaiteur in-

» visible, car sa douleur est telle,
» qu'il ne se fait voir à personne. Il
» passe sa vie, le plus souvent, dans
» sa maison de plaisance près d'Al-
» by, où l'on dit qu'il travaille ou
» pleure sans cesse; et on ne sait
» qu'il existe que par le bien conti-
» nuel qu'il fait. Nous aussi, ma
» Clémence, nous avons été l'objet
» de ses plus délicates attentions.
» Il nous a rendu, non-seulement ce
» qu'on nous avait enlevé, mais en-
» core beaucoup au-delà, pour nous
» payer, nous a-t-il fait dire, les
» immenses intérêts d'une dette sa-
» crée. Toi-même, Clémence, tu
» as été l'objet de ses soins. Il a su
» que nous pleurions la fille la plus

» chérie ; il n'y a pas de jour qu'il
» n'envoie nous consoler, et s'in-
» former si nous avons entendu par-
» ler d'elle. Il a même, à ce qu'on
» nous assure, envoyé à ta recher-
» che dans toute l'Espagne, et je ne
» doute pas du plaisir que lui auront
» fait les nouvelles que je viens de
» recevoir de toi, et dont je n'ai pas
» tardé un instant à lui faire part....
» Ainsi tu vois, ma Clémence, qu'un
» peu de consolation t'attend dans
» Alby, et que tu vas revoir tes pa-
» rens aussi heureux qu'ils peuvent
» l'être en partageant tes peines.
» Hélas ! ma pauvre enfant, pour-
» quoi faut-il, après tant de détails
» heureux, que nous t'affligions en

» te laissant dans l'incertitude sur
» le sort de tes enfans? Nous n'a-
» vons pu découvrir aucunes traces
» d'Amable ni de ton protecteur in-
» connu; et quant au fils de ton
» malheureux époux, le messager
» d'Avéroës vient de nous plonger
» dans les plus vives inquiétudes.
» Il a passé, suivant tes ordres, par
» le val d'Andorre; mais, hélas!
» il n'y a trouvé ni ton fils, ni la
» respectable veuve. La mère de
» Bernard, privée de tout, et se
» voyant encore abandonnée par
» nous, n'avait pas voulu, quand
» nous l'avons quittée, se séparer
» de son petit-fils. Sûrs qu'il serait
» bien entre ses mains, et projetant

» de le rappeler près de nous quand
» il aurait plus d'âge, nous avions
» consenti à le laisser jusques-là
» près d'elle. Ton messager n'a rien
» retrouvé dans la vallée. Des voi-
» sins lui ont dit que la veuve avait
» depuis quelque temps quitté le
» pays et emmené l'enfant, sans
» qu'on en sût le motif; et nous ne
» pouvons concevoir ce nouveau
» mystère. Reviens, ma Clémence,
» reviens bien vîte. Nous recher-
» cherons ensemble tes enfans, qui
» sans doute existent encore, et ne
» sont pas perdus pour toi. Le ciel
» a trop fait jusqu'ici pour nous,
» pour qu'il ne t'accorde pas encore

» la consolation de retrouver ces » enfans chéris ».

Le reste de cette lettre contenait les plus touchantes expressions de l'amour paternel. D'autres lettres, écrites à Avéroës, exprimaient l'admiration et la reconnaissance ; et toutes se terminaient par le vif desir du prompt retour de Clémence.

Avéroës eut besoin de tout son art pour empêcher Clémence de se livrer encore d'une manière dangereuse à l'affreuse inquiétude que lui causait le sort de ses enfans. Elle demanda en grace à Avéroës de lui donner les moyens de précipiter son départ ; et ce généreux ami se hâta de la satisfaire. Appelant de nou-

veau son esclave fidèle : « Esclave, lui dit-il, je suis content de tes soins ; encore un service pour Clémence, et tu es libre. Ton voyage t'a fait connaître les routes les plus sûres : accompagne cette femme respectable ; charge-toi de la rendre à ses parens ; et au retour, je te promets la liberté, et une fortune suffisante à ton bonheur. Va, mon ami ; et si Avéroës fut pour toi un maître juste et bienfaisant, que dans cette occasion ton zèle l'en récompense ». L'esclave baisa la main d'Avéroës, lui jura une fidélité à toute épreuve ; et Clémence, chargée des dons de l'amitié, et sous la garde de cet esclave intelli-

gent, se disposa à partir pour Alby.

Je n'essaierai point de peindre l'instant qui la sépara pour toujours de son généreux bienfaiteur. Tout ce que la sensibilité et la reconnaissance d'un côté, l'amitié et la générosité de l'autre, peuvent avoir de plus touchant, accompagna ce moment d'une séparation éternelle. Quelque empressement que Clémence eût de partir pour Alby, son cœur se serrait en pensant qu'elle ne reverrait plus ce généreux vieillard qui lui avait conservé la raison et la vie; et le bon Avéroës pleurait comme s'il se fût séparé d'une fille chérie. Clémence, prenant son enfant des bras de l'esclave maure, et

le posant sur le sein d'Avéroës : « Homme généreux, dit-elle, tu daignes donc l'adopter!.... Oh ! quel père le ciel lui avait réservé ! Et toi, qui ne sens pas encore cet excès de bonheur, songe un jour à reconnaître tout ce qu'il daigne faire pour toi. Songe que si le crime de ta naissance t'a privé de ta mère, les vertus de cet homme sublime t'ont rendu bien plus que tu ne perds ».

Il fallut qu'Avéroës s'arrachât lui-même des bras de Clémence, et employât tout ce qu'il avait de force et de courage pour résister à son attendrissement. Clémence partit enfin, et sous la conduite de l'es-

clave fidèle, couverte d'un voile épais, et pourvue de tout ce qui pouvait rendre son voyage commode et sûr, elle traversa sans danger tous les états des Maures; puis son guide ayant alors pris le costume des chrétiens, les deux voyageurs arrivèrent aux pieds des Pyrénées.

Clémence avait voulu refaire exactement la même route que celle qu'avait suivie l'esclave dans son premier voyage, quoiqu'elle fût de plus d'un mois plus longue que la route directe. Celui-ci, sûr de la bien connaître, avait consenti avec empressement à ce desir; et le val d'Andorre allait revoir encore

une fois cette Clémence qu'il avait jadis rendue si heureuse. On sent que le désespoir de la veuve de Bernard devait aimer à se repaître de la vue de ces lieux ; et l'on conçoit aussi que son cœur maternel, cherchant à douter du récit de l'esclave, voulait encore s'assurer du sort de son fils et de celui de la bonne veuve, ou tâcher d'acquérir de plus grandes lumières sur ces objets chéris.

Une mère ne s'en rapporte à personne, et croit toujours pouvoir davantage que tout autre; et en effet, n'a-t-elle pas raison? qui peut avoir le cœur et les yeux d'une mère? Mais, hélas! cette fois Clémence éprouva que l'esclave avait

fait tout ce qu'il était possible de faire. Les bons voisins de la veuve, qui reconnurent Clémence et pleurèrent avec elle, ne purent lui donner aucun éclaircissement sur la cause du départ de la mère de Bernard, ni sur le lieu de sa retraite. Les deux orphelins, chargés jadis d'aller dans la montagne remplacer Clémence et Bernard, avaient reçu de la veuve, avant son départ, le don, et du troupeau, et des deux chaumières. En vain Clémence les interrogea-t-elle, en vain visita-t-elle leurs habitations, en vain y chercha-t-elle avec soin si quelque écrit, quelque indice, quelque précaution de la veuve pourraient lui

indiquer ce qu'elle desirait tant de connaître ; rien ne s'offrit à sa vue. Le fruit de cette recherche ne fut que la douleur de revoir en détail tous les objets jadis chers à son cœur, et dont chaque partie, réveillant en elle quelques souvenirs amers, déchirait son ame affligée. Le bon esclave, qui avait les instructions et presque le cœur d'Avéroës, se hâta de l'arracher à cet état dangereux pour elle ; il lui rappela Alby et ses parens, lui fit craindre qu'en prolongeant encore son séjour dans la vallée, la saison ne cessât d'être propre au voyage qui restait à faire, et qui durait déjà depuis près de trois mois ; et bientôt, l'en-

levant, pour ainsi dire à elle-même, il la détermina à quitter le val d'Andorre, et peu après il eut la satisfaction de la remettre entre les bras de Lautrec et de Béatrix.

On doute trop des forces de la nature, quand on ne la croit pas capable de résister aux trop vives émotions. Clémence, qui, depuis plus de cinq années qu'elle avait fui Alby, avait passé par tous les degrés du malheur, du bonheur, et ensuite du désespoir, crut n'avoir jamais senti d'impression aussi forte que celle qu'elle éprouva en se retrouvant enfin dans les bras de ses parens chéris: cependant elle put encore la supporter; mais ceux-ci,

quoique préparés à son arrivée, eurent peine à soutenir le premier moment de joie et d'attendrissement qu'ils éprouvèrent. L'esclave, présent à leur entrevue, partageant aussi leur ivresse, se promit bien de reporter à Avéroës tous les transports dont il avait été témoin, et de lui donner par ce récit une sorte de récompense de ses généreux soins. On convint qu'il ne resterait qu'un jour à Alby; et Clémence, Lautrec et Béatrix, le comblant de présens, le chargèrent, pour Avéroës, des lettres les plus touchantes, et dont la plus vive reconnaissance avait dicté toutes les expressions.

L'esclave était prêt à partir, lors-

que l'officier de police se rendit chez Lautrec, et somma l'étranger de le suivre. « Soyez sans inquiétude, lui dit-il, en l'emmenant, les longs malheurs de ce pays ont rendu les précautions nécessaires. Un étranger, un infidèle, doit subir un léger examen devant le magistrat ; mais nous vous regardons comme appartenant à Lautrec, et à ce titre, vous n'avez rien à craindre ». L'esclave obéit, mais ne revint point chez Lautrec. Un mot d'écrit qu'il fit bientôt parvenir à Clémence, lui apprit qu'on allait le faire reconduire jusqu'aux frontières du pays d'Alby, et que son empressement à porter à Avéroës les heureux détails qu'il avait à lui

apprendre, lui ferait un devoir de continuer sur-le-champ sa route.

Cependant la nouvelle de l'arrivée de Clémence s'était répandue dans Alby, et y avait fait naître la joie la plus vive, sur-tout parmi les anciens amis de Lautrec qui jadis avaient été proscrits comme lui. Clémence fut obligée, pendant tout le jour qui suivit son arrivée, de recevoir les nombreuses félicitations de ces tendres et sincères amis. Contrainte d'assister à des conversations bien indifférentes à sa position et bien à charge à ses douleurs, l'objet dont on l'entretint tout le jour fut Amaury, qu'elle ne connaissait pas,

et ses vertus dont elle n'avait que faire..... Amaury occupait tous les cœurs, et son éloge était dans toutes les bouches. On louait sa tolérance et son humanité bienfaisante.... On vantait sur-tout l'ordre admirable qu'il avait mis dans ses états ; et qui était tel que, même en son absence, la tranquillité publique était toujours la même. On en citait pour preuve le voyage qu'il faisait dans ce moment, et on s'épuisait en conjectures sur le lieu et l'objet de ce voyage..... Clémence, fatiguée de ces conversations oiseuses, et qui ne croyait pas que rien de tout cela pût jamais l'intéresser, supporta impatiemment cette longue

journée, qui ne pouvait lui offrir aucune lumière sur le sort de ses enfans, et c'était là tout ce qui l'occupait.

En effet, quoique son état fût devenu un peu plus supportable, quoiqu'elle pût encore serrer dans ses bras quelques-uns des objets de sa tendresse, l'infortunée était loin d'être tranquille. Un seul point de bonheur est-il suffisant pour nous consoler de nos autres peines? On jouit presque sans le sentir de ce qu'on possède; mais on calcule, sans en rien oublier, tout ce qui manque encore; et Clémence, arrachée un moment, par la vue de ses parens, à ses regrets et à ses in-

quiétudes, en reprit bientôt la pénible habitude.

Ce n'était pas assez pour elle d'avoir à pleurer un époux adoré ; l'ignorance où elle était sur la destinée de ses enfans, ne lui laissait pas un moment de repos. Pendant les premiers quinze jours qui suivirent son arrivée, elle se livra par elle-même, par son père et par les amis de son père, à toutes les recherches qu'il lui fut possible d'imaginer. Elles furent toutes infructueuses, et trompèrent chaque jour des espérances chaque jour renaissantes et toujours inutiles.

Alors l'infortunée retomba dans toute sa mélancolie, qu'augmentait

encore le pénible secret qu'elle gardait sur les funestes événemens de son esclavage. Elle avait beau les cacher à ses parens, elle ne pouvait se les cacher à elle-même ; et une tristesse profonde la poursuivait jusques dans les bras de Lautrec et de Béatrix, qui pleuraient avec elle, et ne pouvaient la consoler.

Hélas ! qu'elle était loin de penser que cet état pénible fût encore susceptible d'un accroissement de douleur ! Qui eût dit à Clémence, qu'à peine arrivée, qu'à peine commençant à respirer, de nouveaux tourmens l'attendaient à Alby, n'aurait pas été cru par elle. Eh bien ! le retour d'Amaury allait lui en

donner la preuve. Cet homme si généreux, si aimé, allait lui paraître encore un persécuteur, et c'était l'amour qui allait lui attirer ce nom de la part de Clémence..... L'amour !.... quelle idée funeste allait-il présenter à Clémence ?... de quelle horreur ce sentiment ne devait-il pas être accompagné pour elle ? Sa vingt-unième année touchait à sa fin, et à cet âge, elle avait éprouvé plus de malheurs que plusieurs existences réunies n'en pourraient fournir ou supporter.... Trois fois mère sans pouvoir en goûter les douceurs; deux fois épouse, et ne trouvant dans le souvenir de ses hymens qu'horreur ou regrets déchirans;

morte à toutes les jouissances de la vie, pouvait-il encore exister un avenir pour elle, et ne devait-elle pas se révolter à l'idée seule d'un sentiment qu'elle ne croyait plus devoir inspirer, encore moins pouvoir ressentir ? Eh bien ! Amaury allait prononcer ce nom funeste ; et comme, dans nos téméraires jugemens, nous murmurons toujours contre les décrets de la bienfaisante providence, l'intéressante, la douce Clémence allait encore accuser le ciel d'avoir voulu combler la mesure de ses maux.

Une femme âgée, qui vivait près d'Amaury, qu'on disait avoir toute sa confiance, et qui venait aussi

d'arriver d'un long voyage, avait, au nom de son souverain, envoyé chaque jour, depuis le retour de Clémence, quelqu'un des principaux officiers s'informer de l'état de la famille de Lautrec.

Clémence avait à peine remarqué cette attention honorable; mais quelle fut sa surprise, lorsque le lendemain même du retour d'Amaury, retour que la joie publique ne lui permit pas d'ignorer, un ami de Lautrec vint, avec beaucoup de mystère, leur apprendre que depuis le matin on ne parlait dans toute la ville que de l'union prochaine de Clémence et d'Amaury.... Lautrec traita cette nouvelle de chimérique,

et Clémence s'en révolta. Le nouvelliste insista, ajouta qu'il était sûr qu'Amaury lui-même, en arrivant, l'avait fait répandre, et prétendit de plus que des officiers du palais lui avaient dit que ce prince faisait déjà tout préparer pour son hymen.... A ces détails, que Lautrec traita encore plus d'impostures, Clémence, prompte à s'alarmer, pleura, se désespéra, et craignant d'avance un malheur qui n'avait cependant aucune vraisemblance, elle demandait déjà à ses parens la permission de fuir, et de retourner pour jamais dans la vallée d'Andorre..... lorsqu'un officier d'Amaury, chargé des plus superbes pré-

sens, entra chez Lautrec, et vint confirmer ces incroyables nouvelles. « Je viens, dit-il, au nom de notre souverain, présenter à Lautrec ces témoignages du plus tendre respect. Sa timidité, sa modestie l'ont empêché de venir lui-même demander, mériter la main de Clémence; mais il m'a chargé d'être l'interprète de ses sentimens..... Il a vu Clémence lors de ses premiers malheurs; depuis, il n'a cessé de s'occuper d'elle, et l'amour qu'elle lui a inspiré depuis bien long-temps est extrême ». A ce mot d'amour, Clémence frémit, et eut peine à contenir son désespoir. « Il joint à ce motif celui de l'honneur, continua l'officier, et re-

garde comme un devoir impérieux pour lui de réparer les maux et les outrages que cette femme céleste a soufferts..... trop heureux s'il peut lui faire oublier tous les crimes dont elle a été la victime.... Je vous rends, ajouta l'envoyé d'Amaury, ses propres expressions. Prenez ce jour tout entier pour méditer votre réponse. Amaury ne parle point en maître, mais en amant soumis, en fils respectueux. Demain, je reviendrai savoir et reporter à Amaury votre décision ». A ces mots, l'officier sortit, et le discret ami de Lautrec le suivit bien vîte pour aller conter en secret à toutes ses connaissances, la scène dont

le hasard l'avait rendu témoin.

« Eh ! qu'il me laisse en repos, s'écria Clémence ; je ne veux ni de lui, ni de personne. Que me fait son ridicule amour, qu'il a pris je ne sais dans quel lieu, je ne sais dans quel moment ? Que me fait son prétendu devoir ? Pourquoi vient-il aussi me persécuter, et n'est-il arrivé de son voyage que pour me forcer encore à m'arracher des bras de mes parens ? Ah ! ne nous séparons pas, mon père ; fuyons ensemble vers l'heureux val, où au moins ses indignes feux ne me poursuivront pas..... Eh quoi ! la malheureuse veuve de Bernard..... la déplorable esclave de Valence, inspirer de nou-

velles flammes, former de nouveaux nœuds !.... Non, mon père, non..... jamais..... jamais.... ».

Lautrec et Béatrix eurent bien de la peine à calmer, dans les premiers momens, l'espèce de fureur dans laquelle la jetait ce message d'Amaury. Ce ne fut qu'en lui jurant de partager toutes ses volontés, de la laisser libre dans ses refus, et de la suivre dans le val d'Andorre, si la démarche d'Amaury avait d'autre cause que sa générosité, et s'il avait assez peu de délicatesse pour persister dans une recherche si inattendue et si précipitée, que Lautrec obtint d'elle de ne pas fuir sur-le-champ. Clémence, au désespoir,

et depuis long-temps trop malheureuse pour pouvoir retrouver un peu de calme dès que le moindre danger la menaçait, fut dans la plus violente agitation pendant toute la journée qui suivit la déclaration d'Amaury.

Cependant les confidences du discret ami de Lautrec étaient devenues le secret de toute la ville, et, qui plus est, y portaient une espèce d'ivresse..... Tout le monde connaissait, aimait, admirait Lautrec et Clémence. Tout le monde bénissait Amaury, et cette union enchantait tous les habitans d'Alby. Les anciens proscrits sur-tout, la regardant comme le gage le plus

certain de la constance d'Amaury dans ses sentimens de tolérance et de bienveillance pour eux, remerciaient le ciel d'un hymen qui éteignait à jamais les divisions funestes dont ils avaient été victimes..... si bien que pendant toute la journée accordée par l'officier d'Amaury aux réflexions de Lautrec, Clémence eut la douleur de voir encore affluer chez son père tout ce que la ville avait de plus considérable et de plus méritant. Lautrec, embarrassé de ces félicitations, qui contrastaient si cruellement avec les dispositions de Clémence, ne savait comment répondre à toutes ces marques d'intérêt et de joie. Il aimait trop sa

fille pour manquer au serment qu'il lui avait fait, ni même pour chercher à fixer ses propres idées sur cette proposition; et Clémence, s'irritant d'autant plus qu'elle voyait cet hymen si fatal et si subit plus approuvé et plus desiré, craignant sans cesse, dans son désespoir, que son père ne se laissât toucher, et ne l'aidât point dans ses refus, l'obsédait à chaque instant, implorait sa mère, et était prête à tout moment à leur révéler le secret de Valence, à le révéler à Amaury lui-même, espérant que cette déclaration la délivrerait de sa poursuite.

Les vingt-quatre heures s'écoulèrent cependant, et l'officier

d'Amaury revint. Clémence avait voulu faire elle-même la réponse, et Lautrec y avait consenti. « Retournez vers votre maître, dit Clémence avec dignité, et avec tout le sang-froid que sa douleur lui pouvait permettre ; et dites-lui que si le cœur de Clémence pouvait encore aimer, sans doute ses vertus ne la trouveraient pas insensible à l'honneur inattendu qu'il lui fait ; mais ce cœur, qu'il n'a pas encore eu le temps de connaître, ce cœur cruellement déchiré par ses malheurs passés, tout entier au souvenir d'un époux qu'elle adorait, et qu'elle préférerait à tous les souverains de l'univers, tout entier à des enfans

qu'elle n'a pas encore perdu l'espérance de revoir, est décidé à emporter ces sentimens dans la tombe, et à les conserver purs et sans mélange. Dites à Amaury, ajouta-t-elle en fondant en larmes, l'état où je suis, les pleurs que vous me voyez répandre. Qu'il juge lui-même si je puis me rattacher à la vie par d'autres liens que ceux qui me restent encore » ; et à ces mots, elle serra ses parens dans ses bras. — Puis reprenant avec plus de force et de dignité : « Que le généreux Amaury m'oublie, dit-elle ; c'est le seul bienfait qu'il puisse m'accorder ; qu'il m'oublie, s'il ne veut combler la mesure de mes maux, et me porter

à tous les excès dont le désespoir peut être capable». Clémence ayant cessé de parler, l'officier, après un moment de silence, se retira les yeux baissés ; et Clémence resta presque évanouie dans les bras de ses parens.

L'infortunée avait fait un effort extrême sur elle-même pour se contenir dans les bornes d'une modération contre laquelle tout son être se soulevait. Son ame, affaiblie par ses longs malheurs, n'avait plus la force de se maîtriser ; et dès qu'une apparence de danger la menaçait, tous ses cruels souvenirs venaient à-la-fois se retracer à son imagination. Ce caractère, jadis si doux et

si tendre, mais ferme et courageux, se révoltait alors à la moindre inquiétude, avec l'indignation et le désespoir de tous ses maux passés.

Clémence espéra d'abord que sa réponse la délivrerait des poursuites d'Amaury. Cette réponse, bientôt connue dans toute la ville, étonnait les uns, attendrissait les autres, désespérait tout le monde. Mais qu'importait à Clémence l'opinion de tout ce qui l'entourait? Echapper à de nouveaux nœuds, se nourrir et mourir de sa douleur, voilà tout ce qu'elle desirait; et le silence d'Amaury pendant le reste du jour lui en donna l'espérance.

Mais quel fut le bouleversement

de tous ses sens, lorsque le lendemain matin un écrit, qu'elle trouva sur son lit en sortant d'un sommeil court et pénible, lui rappela des caractères jadis bien chers à son cœur, des caractères sacrés pour elle, ceux de son protecteur inconnu! Cet écrit portait pour suscription: « Lisez, » Clémence; ces traits ne sont sû- » rement point effacés de votre mé- » moire..... ». Un saisissement violent fait tomber l'écrit des mains de Clémence. Le souvenir d'Amable vient frapper son imagination. Elle se rejette avidement sur l'écrit, l'ouvre avec délire, et y lit ce qui suit:

« Clémence, tes refus t'honorent,

» et sont loin d'offenser Amaury ;
» mais si la main qui te trace cet
» écrit, et que tu reconnais sans
» doute, est digne de quelque con-
» fiance, si celui qui fut assez heu-
» reux pour sauver tes parens, a
» mérité un moment de bonté de ta
» part, ne juge point Amaury sans
» le connaître. Soumis à tes moin-
» dres volontés, ne crains pas qu'il
» ose prétendre à toi sans ton aveu ;
» mais daigne au moins le voir, l'en-
» tendre une seule fois, un seul ins-
» tant ; et tout ce que j'ai pu faire
» pour toi sera acquitté. Puisses-tu
» de même pardonner tout ce qui a
» été fait contre toi !.... ».

Clémence avait déjà fini la lec-

ture de l'écrit, qu'elle y cherchait encore le nom d'Amable..... et ce nom chéri ne s'y trouvait point..... Cependant son protecteur retrouvé, ce protecteur qui, sans doute, possédait son fils et était dans Alby, cette invitation tendre et pressante de voir Amaury, cette prière qui devenait presqu'un ordre pour elle, tout cela renversa ses premières idées, échauffa son imagination, et la pauvre Clémence se précipitant, à peine vêtue, hors de son appartement, courut montrer à Lautrec et à Béatrix l'écrit qu'on vient de lire. « Voyez, mon père.... voyez.... reconnaissez de quel main vient cet écrit..... Rappelez-vous que cette

même main vous a jadis rendu Clémence, et a combattu pour vous dans la montagne Noire..... Mon père, sans doute Amable est près de nous, sans doute il vit dans Alby, respire près de sa mère..... et peut-être son retour dans mes bras est-il le prix du sacrifice momentané que mon protecteur exige de moi.... Mon père, je consens à voir Amaury, à l'entendre, à lui dire moi-même que je ne puis être à lui..... Il est généreux; mon protecteur m'assure qu'il ne prétendra point tyranniser un cœur.... qui n'a plus de facultés que pour le malheur..... Allons, mon père, allons, ne tardons pas. Ce jour peut-être va me rendre au

moins un des deux enfans que j'ai perdus ». Lautrec, étonné, et de l'écrit qu'il tient, et de la résolution de sa fille qu'il serre contre son sein, se lève et s'habille à la hâte, ainsi que Béatrix. Clémence, que l'idée d'Amable et la reconnaissance pour son protecteur avaient entraînée bien loin de ses pensées de la veille, se couvre précipitamment des premiers vêtemens qu'elle rencontre, et Lautrec allait sortir pour se rendre au palais et faire demander une audience à Amaury, lorsque le même officier qui était déjà venu deux fois, se présenta devant Lautrec et sa fille; et leur ayant demandé de l'écouter avec beaucoup

d'attention, s'adressa en ces termes à Clémence : « Madame, interprète des sentimens de mon maître, je veux, suivant ses ordres, employer ses expressions même : — Allez, m'a-t-il dit, retournez chez Clémence, et dites-lui que quelque inattendue, quelque extraordinaire que lui paraisse ma démarche, elle ne la désapprouvera pas, quand elle en connaîtra les motifs. Dites-lui que, respectant cependant ses moindres volontés, même quand elles me sont contraires, je n'aurais pas osé m'exposer de nouveau à ses refus, si je n'avais cru son bonheur intéressé à ce qu'elle daignât au moins m'entendre..... Dites-lui que

ce ne sera qu'avec sa permission que j'oserai parler de mon amour. Dites-lui que si le souvenir de son époux lui fait rejeter avec dédain la main de son souverain, au moins faut-il qu'elle le connaisse, et sur-tout qu'elle ait daigné voir les trésors que ce souverain possède, pour qu'elle sache tout ce qu'elle refuse. Je ne lui demande qu'un moment d'entretien dans la maison de plaisance que j'habite. Elle sera libre d'en sortir au moment même, si elle le desire; mais ce n'est pas trop exiger d'elle, que cette faible marque de bonté et de complaisance. Priez ses respectables parens de l'y accompagner, et sur-tout qu'elle y

vienne sans crainte et sans regret; le caractère d'Amaury n'est pas fait pour l'inquiéter. — Quel moment, répondit Clémence en baissant les yeux, Amaury a-t-il marqué pour mon obéissance! — Vous daignez donc consentir à sa prière? répondit l'officier. — Oui, dit Lautrec, nous nous rendrons aux ordres d'Amaury à l'instant où il le desirera. — En ce cas, repartit l'envoyé, partons sur-le-champ. Il faut que mon maître ait prévu que vous voudriez bien satisfaire ses desirs, car il m'a fait suivre d'une partie de sa garde et des haquenées qu'il vous a destinées; et il a donné dans son palais tous les ordres nécessaires

pour vous recevoir. — Partons, dit Clémence, et que cette démarche, en satisfaisant Amaury, réalise aussi les espérances que j'ai osé concevoir. O mon généreux protecteur, ajouta-t-elle tout bas, ne m'abandonnez pas ».

La maison de Lautrec était près des portes de la ville; et pendant les deux lieues de chemin qu'il fallait faire au milieu de la campagne, Clémence fut peu remarquée. Il était encore de trop bonne heure pour les gens de la ville, et dans les champs, on ne se dérange pas aisément de son travail pour aller voir ce qui se passe. Clémence arriva donc à la porte des jardins d'Amaury,

et non à celle du palais, sans avoir éprouvé l'embarras des regards curieux. L'officier lui ayant fait mettre pied à terre, ainsi qu'à Lautrec et à Béatrix, fit un signal auquel on répondit de l'intérieur; et alors se retirant très-rapidement avec toute sa troupe et les haquenées, la famille resta un moment seule à cette porte, qui bientôt s'ouvrit. Quel étonnement pour Clémence! c'est l'esclave d'Avéroës, c'est son estimable guide qui lui ouvre, et qui la reçoit. Elle se jette dans ses bras; elle ne peut concevoir par quel événement un homme qu'elle croyait déjà sur la route de Cordoue, se retrouve là tout exprès pour la rece-

voir, et a été retenu si long-temps dans le palais du souverain d'Alby. Cette rencontre était si singulière, que Clémence se hâta d'en demander l'explication. « J'étais parti, comme je vous l'avais mandé, madame, répondit l'esclave, lorsqu'aux frontières de ce pays j'ai rencontré des messagers d'Avéroës, qui, partis de Cordoue quelque temps après vous, mais ayant pris la route la plus droite, arrivaient chargés de dépêches importantes pour moi. Ces messagers, arrêtés, comme moi, par les officiers de police, ont été amenés ici. Je n'ai pas voulu les quitter, et voilà la cause de mon retour à Alby. Quant aux

dépêches d'Avéroës, elles vous sont entièrement relatives. Cet homme respectable n'a pas voulu mourir sans vous donner encore des marques de sa tendresse. Très-peu de temps après votre départ, il a eu le bonheur de découvrir un trésor. Il vous l'a destiné, et n'a pas cru qu'il pût être mieux qu'entre vos mains. Il avait chargé ses messagers de vous le remettre ; mais on a conduit dans ce palais les messagers, le trésor et moi. Amaury, à son arrivée, nous a retenus prisonniers, et s'est emparé du trésor, afin, nous a-t-il dit, de vous le présenter lui-même. — Eh mon Dieu ! encore des trésors ! s'écria Clémence : cet homme-là me

croit donc bien vile, ou bien avide? — Que voulez-vous, madame? reprit le guide; il vous aime, et après avoir inutilement demandé votre main, il ose se flatter que ces trésors feront cesser vos refus..... — Oh! quelle offensante idée! s'écria encore Clémence: peut-il croire? — Attendez jusqu'au bout, madame, interrompit l'esclave. Mon respectable maître dit qu'il y a tels trésors auxquels on ne résiste point..... Mais marchons; car j'ai ordre de ne pas retarder d'un moment le bonheur qu'Amaury se promet de votre vue. — Mais comment, reprit encore Clémence, est-ce vous qu'il a chargé de me recevoir et de me

conduire dans ses jardins? — Madame, Amaury a le desir de vous plaire; il a su que je vous connaissais, que vous m'aimiez, et il a cru que votre ancien guide vous conviendrait plus que tout autre pour conduire encore vos pas dans ce moment. Marchons, madame, marchons; car je le sais instruit de votre arrivée, et vous ne pouvez concevoir tout ce qu'il souffre de notre moindre retard. — Marchons donc, répliqua Clémence, en s'appuyant sur le bras de l'esclave et sur celui de Lautrec; marchons, et voyons cet Amaury si étonnant par ses délicates attentions, et en même temps

par ses ridicules idées d'intérêt et de trésors.

Pendant le chemin, qui fut un peu long, et à travers des bois dont les routes étaient à peine frayées, Clémence fut plongée dans une préoccupation qui lui permit à peine de voir les objets qui l'entouraient. La singularité de la rencontre de l'esclave, la bizarrerie de l'envoi d'un trésor par Avéroës, sa réception au milieu d'un bois au lieu d'une audience au palais, le retour de son protecteur inconnu, l'idée d'Amable, tout cet air de mystère et de précipitation qui l'entourait, fatiguaient son imagination, et faisaient battre son cœur avec la rapidité de

la crainte et de l'espérance..... Elle marchait aussi vîte que l'âge de ses parens le permettait, et son silence inquiet indiquait assez les mouvemens confus et tumultueux de son ame. Enfin le bois épais laisse appercevoir une clairière ; Clémence approche, arrive à cette partie éclairée.... fixe les objets qui frappent ses yeux, et ne peut croire ce qu'ils voyent.... C'est la vallée d'Andorre qui se présente à sa vue.... Au milieu d'une prairie que le bois entoure de toutes parts, sont deux chaumières ; et ces deux chaumières sont exactement celles de la bonne veuve dans le val d'Andorre. Plus loin, sur une élévation, est le châlet d'amour,

toujours orné de fleurs..... Clémence croit rêver.... ses yeux se troublent, sa raison s'égare.... Mais bientôt, rappelant toutes ses forces, elle fixe les chaumières..... Dieux !.... pourra-t-elle supporter le spectacle qui s'offre à sa vue ?.... La bonne veuve est assise sur son banc ordinaire, près de sa porte. Dans ses bras est le fils de Bernard, et à ses côtés est Bernard lui-même, revêtu de ses habits de pasteur.... Ce groupe effrayant de ressemblance n'est point une illusion, ce ne sont point de trompeurs prestiges, de vains simulacres, c'est la veuve, c'est Bernard, qui se lèvent et se précipitent vers Clémence, emportant

l'enfant chéri qui lui tend ses petits bras. Clémence, hors d'elle-même, veut jeter des cris; sa voix ne peut s'ouvrir un passage; ses traits sont renversés. Elle s'élance, la bouche ouverte, les yeux fixes, vers ces objets de sa surprise, et c'est dans les bras de son époux et de la bonne veuve qu'elle tombe sans force, et presque sans connaissance. Les caresses de son fils, qu'on a posé sur son sein, celles de Bernard et de la bonne veuve, celles de Lautrec et de Béatrix, qui sont accourus en poussant des cris de joie et de surprise, ont bientôt rappelé Clémence à la vie et au bonheur..... Elle ne peut encore parler; mais ses bras

pressent tour à tour ces objets chéris, qu'elle couvre de baisers; ses larmes se frayent un passage à travers ses paupières; sa respiration devient moins pénible et plus lente, et elle peut enfin faire entendre ces mots : « O mon Dieu ! que de biens tu me réservais..... Amaury, généreux Amaury, voilà donc les trésors que tu me destinais !..... Bernard ! mon ami.... quoi ! tu vis encore pour ta malheureuse épouse !..... Ma mère !.... mon fils !.... mon époux !.... Non, je ne croyais pas qu'une mortelle fût susceptible d'un tel degré de bonheur....».

Bernard et la veuve l'embrassaient, pleuraient et l'entraînaient

lentement vers les chaumières. Clémence égarée appelait Amaury. « Amaury ! s'écriait-elle, Amaury ! où es-tu? Pourquoi te refuses-tu aux expressions d'une reconnaissance que rien ne peut égaler?.... Voilà donc cet amour dont tu me menaçais.... voilà donc, généreux mortel, comme tu me trompais »!... Alors se précipitant de nouveau dans les bras de Bernard, ses heureux transports reprenaient toute leur force, et elle n'avait pas assez de tout son être pour caresser à-la-fois et Bernard et son fils, et la veuve et ses parens. Tantôt, après avoir encore appelé Amaury, elle s'adressait à son protecteur inconnu; puis

c'était au ciel qu'en leur absence elle offrait les brûlantes expressions d'une gratitude que son ame égarée avait besoin d'épancher. Enfin, assise à la porte des chaumières, son fils sur ses genoux et Bernard à ses pieds, celui-ci put commencer à lui faire un récit qu'elle interrompait sans cesse par ses exclamations et ses baisers. Il apprit d'abord à Clémence que laissé pour mort dans les montagnes, ce n'avait été que bien avant dans la nuit qu'il avait retrouvé ses sens; que des pirates, s'étant apperçus le lendemain qu'il vivait encore, l'avaient emporté dans leur tente, et avaient guéri ses dangereuses blessures; qu'ensuite,

transporté à Valence, il avait été vendu comme esclave.... A ces mots d'esclave et de Valence, l'égarement de bonheur dans lequel Clémence s'oubliait elle-même, cessa tout-à-coup pour faire place aux plus douloureux souvenirs et à la pénible raison. « O dieux ! s'écria-t-elle en repoussant Bernard, et versant un torrent de larmes, pourquoi m'arraches-tu au ravissement dans lequel ta vue m'avait plongée ? Tu m'avais conduite jusqu'à l'oubli de moi-même ; pourquoi faut-il, malheureux époux, que tu fasses cesser cet état trop fortuné pour nous deux ? Fuis, laisse-moi, Bernard. Ton épouse est souillée par le crime ;

ton épouse n'est plus digne de toi ». A ces mots, l'esclave d'Avéroës, jusqu'alors témoin silencieux, mais non indifférent, de la scène qu'on vient de lire, interrompit Clémence, et d'une voix forte : « Madame, lui dit-il, c'est à cet instant même qu'Amaury a voulu que l'on vous présentât le trésor qu'Avéroës vous envoie ». Sur-le-champ la nourrice mauresque sortit de la chaumière, tenant dans ses bras le troisième fils de Clémence.... « O mon Dieu ! s'écria Clémence éperdue à cette vue... quelle barbarie !.... Avéroës!.... est-il possible ?.... Quoi !.... aux yeux de Bernard lui-même ?.... O Bernard ! Bernard, je ne fus pas coupable,

ajouta-t-elle en se jetant à ses pieds. — Arrête, Clémence ! s'écria l'esclave en la relevant, et la replaçant dans les bras de Bernard ; arrête, c'est au nom de ton protecteur inconnu, au nom d'Avéroës ton ami, que je te l'ordonne..... Ingrate..... avant de l'accuser, lis la lettre qu'il t'écrit ; lis, et ne repousse pas le bien inappréciable qu'il t'envoie ». Ces paroles sévères, et fortement prononcées, suspendent le désespoir de Clémence.... et la forcent à l'attention..... Une chaîne d'or pendait au col de l'enfant, et soutenait une longue lettre d'Avéroës. L'esclave la détache, force Clémence à se rasseoir dans les bras de ses pa-

rens, fait placer à ses pieds la négresse et l'enfant, et Bernard prosterné près de son épouse, tenant une de ses mains qu'il baise et baigne de larmes, se cache la tête sur ses genoux dans ses vêtemens. « Ecoute, dit l'esclave, je vais te lire cette lettre. Tes yeux, noyés dans les pleurs, n'en distingueraient pas les caractères..... Mais tu vas reconnaître le cœur d'Avéroës et ton injustice ». A ces mots, l'esclave lut la lettre suivante :

Avéroës à sa chère fille Clémence, épouse de Bernard.

« Ecoute-moi, ma chère fille..... » bénis le Tout-Puissant, et ne crois » plus qu'il lui soit impossible de

» réparer les maux que tu as souf-
» ferts..... A peine m'avais-tu quitté
» que la bonne veuve d'Andorre ar-
» riva à Cordoue, bien accompa-
» gnée, et chargée d'or pour payer
» ta rançon. Elle savait tes mal-
» heurs, et instruite par moi que tu
» étais repartie pour Alby, elle me
» demanda ton fils..... ton fils, ce
» seul bien qui me fût resté de toi....
» Je voulus en vain le lui refuser; il
» lui appartenait.... il appartenait à
» Bernard.... ». — « O Dieux »! s'é-
cria Clémence, interrompant l'es-
clave, et restant les yeux égarés,
la bouche béante, et dans une an-
goisse impossible à rendre.... « Oui,
» ma fille, il appartenait à Bernard;

» et c'est lui, c'est la bonne veuve
» qui, par délicatesse, ont voulu
» que je me chargeasse seul du de-
» voir de te l'apprendre. Oui, Clé-
» mence, oui, ce fils est né pour ton
» bonheur..... Ecoute.... et juge de
» tout le ravissement qu'éprouva
» ton vieil ami. Bernard, ton digne
» et malheureux époux, fut vendu
» à Zaboul ». — Clémence frémit.
— « Il fut choisi pour épouser et ré-
» pudier Fatmé..... Le cruel Ab-
» dalla, au moment où il assoupis-
» sait tes sens, égarait sa raison.....
» Le malheureux ne te reconnut
» pas, et satisfit pleinement les
» vœux d'Abdalla..... Le sommeil le
» saisit; mais son ivresse, plus courte

» qu'on ne l'avait cru, lui rendant
» à la pointe du jour toutes ses fa-
» cultés, il vit que sa victime avait
» été Clémence ». — Clémence, im-
mobile d'attention et respirant à
peine, n'était plus tentée d'inter-
rompre. — « Dans son transport, il
» bénissait la fourberie d'Abdalla
» qui lui faisait retrouver son épouse;
» il voulut t'éveiller.... Quel effroi!
» ce n'était point un sommeil, c'é-
» tait une léthargie; il oublie dans
» quels lieux il est, t'agite.... crie....
» s'épuise en vains efforts: on l'en-
» tend, on le saisit, on l'entraîne.
» Le lendemain, on le conduit gar-
» rotté à un vaisseau qui le rapporte
» en France; et toi, l'on te vend,

» et tu viens dans les bras de ton » ami ; tu sais le reste, Clémence.... » Aime ton fils, ma fille ; il sera » mieux à présent dans tes mains » que dans celles d'Avéroës. Aime- » le ; bénis jusqu'au crime d'Ab- » dalla, et songe quelquefois, dans » ton ravissement, à ton vieil ami, » qui s'enorgueillit d'avoir pu te » conserver pour ton époux, pour » tes enfans et pour le bonheur ».

Clémence, à force d'étonnement, ne peut retrouver sa raison, et des mouvemens que la nature seule commandait la précipitent sur le jeune enfant qu'elle couvre de baisers. Bientôt le mettant dans les bras de Bernard qu'elle relève : « Je l'ai

donc reçu de toi, mon ami ! Quel bizarre enchaînement !.... Donne-le-moi, cher époux ; place-le toi-même sur mon sein ; que je sois plus sûre encore que c'est un don de Bernard. — Je te le jure par l'honneur, par l'amour, répondit Bernard en remettant l'enfant sur le sein de sa mère..... Mon crime fut involontaire..... mais les maux qu'il a fait souffrir à Clémence.... qui les réparera ? — Toi.... lui.... mon ami, répondit Clémence..... Ne parlons plus de malheurs..... En est-il pour moi à présent ?..... Ton épouse te retrouve..... elle revient dans tes bras..... pure, chaste, et digne de toi.... Non, mon ami, je défie désor-

mais l'infortune de m'atteindre....».

Pendant ce temps, la bonne veuve..... Lautrec, Béatrix et l'esclave pleuraient, embrassaient les deux époux; et bientôt, pendant que Bernard et Clémence s'enivraient du plaisir de se voir et de caresser leurs enfans, l'esclave expliqua à Lautrec et à Béatrix tout ce que cette scène si extraordinaire avait d'inconcevable pour eux.

Cependant la matinée s'avançait; et Clémence, dans son ivresse, oubliait qu'elle était dans les jardins d'Amaury. Elle ne pensait plus qu'à Bernard, qu'à Avéroës; elle se croyait dans le val d'Andorre, et l'illusion des lieux l'entretenait dans

cette erreur délicieuse..... Il fallut que ce fût Bernard lui-même qui la ramenât peu à peu à la vérité, et finît par lui rappeler Amaury. « Ma Clémence, lui dit-il, après l'avoir fait sortir par degrés de sa ravissante distraction..... les trésors d'Amaury ne sont point encore épuisés..... Viens, daigne me suivre jusqu'à son palais. — Oh ! quel dieu bienfaisant est-ce donc que cet Amaury, s'écria Clémence; et que peut-il faire encore pour moi ?... Au milieu de mon bonheur.... il ne me reste qu'un regret.... tu le sais, Bernard.... et tu ne t'offenses pas que j'en parle devant toi..... — M'en offenser ? reprit Bernard..... Clémence a-t-elle oublié

que j'ai juré d'être le père d'Amable ?..... Oh ! non sans doute !..... Viens, ma Clémence.... suis-moi, et viens voir.... si je sais tenir ma parole. — O mon Dieu ! dit Clémence en se levant avec un nouveau saisissement..... à quel bonheur encore dois-je donc m'attendre ?.... C'est Bernard.... qui me conduit.... c'est mon protecteur inconnu qui m'a guidée vers ces lieux.... Marchons, Bernard ; je te suis..... O ciel ! comble de tes récompenses tous les êtres bienfaisans qui m'entourent »! A ces mots, tous quittant les chaumières, s'avancent vers le palais en traversant le bois, où l'esclave d'Avéroës leur sert encore de guide..... Clé-

mence ne pouvait se lasser de regarder ses enfans ; et pendant une de ces heureuses distractions, Bernard la quitte ; et Clémence s'effraie, en se retournant, de ne le plus trouver près d'elle. « Ce n'est rien, dit l'esclave en souriant.... Il était du devoir de Bernard d'aller préparer Amaury à vous recevoir. Vous allez le retrouver ». Clémence hâte sa marche. Le bois était étendu et la route un peu longue..... Clémence arrive enfin, traverse le vestibule du château, monte à un appartement où l'esclave la fait entrer la première ; et là..... Bernard a disparu, Amaury l'a remplacé..... ou plutôt c'est Bernard qui s'offre aux

yeux de Clémence sous l'habit de son souverain..... Clémence reste muette d'étonnement. Amaury se précipite à ses pieds : « Eh bien ! Clémence, lui dit-il, ton souverain a-t-il trouvé grace devant toi ? — Eh ! que m'importe ? s'écria Clémence : Bernard ou Amaury, n'est-ce pas toi que j'adore ?.... Pourquoi cette vaine surprise ? Pourquoi Amaury ne s'est-il pas tout de suite nommé Bernard ?.... Pourquoi jadis Bernard ne s'est-il pas tout de suite nommé Amaury ? — O ma Clémence ! s'écria-t-il, c'est qu'Amaury était coupable, c'est qu'Amaury a besoin de pardon..... Regarde dans quel lieu tu es.... re-

garde ces vêtemens, cette corbeille, et juge si Bernard innocent et sans reproches n'était pas bien plus sûr de te plaire qu'Amaury complice de tes bourreaux, et fils de ton persécuteur. — Quel langage ! s'écria Clémence; et que veux-tu dire ? O ciel !.... cette chambre..... ces vêtemens, tout me rappelle la malheureuse épouse du sénéchal....Ces vêtemens, cette corbeille que je laissai, en fuyant, sur les bords du Tarn..... Dieux !.... serais-tu mon protecteur inconnu !.... Est-ce toi qui aurais sauvé Clémence et ses parens ?.... Serait-ce pour nous que ton père t'aurait condamné à mourir ? — Oui, répondit Amaury; mais

tout cela ne mérite point ta reconnaissance ; je me croirai trop heureux si je puis m'en faire des titres suffisans pour obtenir mon pardon. — Eh ! quel crime veux-tu donc que je te pardonne, généreux.... étonnant Amaury ? — Celui-ci, répondit Amaury, en faisant sortir Amable de dessous les vêtemens de l'épouse du sénéchal, et le lui présentant. — O ciel !.... Amable ! s'écria Clémence.... ô trop heureuse mère !.... Venez sur mon sein, mes enfans, venez faire mourir votre mère de joie..... Amaury, mon cher Amaury, je ne t'entends pas, je ne te conçois pas.... Mais qu'ai-je besoin d'en savoir davantage.... voilà mon

époux.... voilà mes enfans.... je reçois Amable de tes mains..... que puis je desirer encore ?... — Ecoute-moi, Clémence, reprit Amaury, qui était retombé à ses pieds; et si je m'expose à perdre de ton estime, au moins je te ferai peut-être aimer encore plus Amable. Le sénéchal, ma Clémence, le barbare sénéchal ne pouvait outrager tes charmes. Jadis esclave chez les Maures, et condamné à la garde d'un sérail, il avait cessé d'être compté au nombre des hommes, et il les en détestait davantage..... J'étais jeune..... corrompu.... J'osai acheter de ce scélérat des droits que tu n'avais donnés sur toi que pour satisfaire au plus hé-

roïque devoir..... Amable fut mon fils. — O mon Dieu ! quel excès de bonheur ! s'écria Clémence.... Quoi ! c'est le sang d'Amaury qui coule dans les veines de ce charmant enfant ?.... Ah ! laisse-moi, Amaury, avec tes pardons.... je suis trop heureuse pour te reprocher une pareille faute..... Ainsi donc l'infâme sénéchal n'a point souillé l'épouse de Bernard !..... Ainsi donc Amaury possède à-la-fois ses trois enfans et leur mère !..... Non, jamais je ne supporterai cet excès de ravissement..... Amaury..... Amaury..... viens contre mon cœur..... viens..... tu m'as sauvée de l'opprobre, de la mort, tu as sauvé mes parens.... Je

ne trouve plus dans mon ame que des souvenirs heureux..... Un enchaînement incroyable de circonstances en a banni tout ce qui pourrait encore leur laisser quelqu'amertume. Je ne desire plus rien, je ne veux plus rien, que vivre et mourir pour Amaury.... ». Amaury couvrait de baisers les mains de Clémence. « Ta vertu, tes malheurs, lui dit-il, mes plaisirs même m'inspirèrent le remords. J'étais né généreux, je rougis de ma bassesse ; et ivre pour toi de l'amour le plus vif, je jurai de mourir ou de te sauver avec tes parens. Je jurai de mériter ainsi mon pardon.... L'ai-je obtenu, Clémence? Clémence m'a-t-elle pardonné?.....

— Je t'adore », répondit Clémence ; et les plus tendres baisers furent la confirmation de cette rapide expression d'amour et de bonheur..... Alors Amaury se tournant d'un air timide et modeste vers Lautrec et Béatrix : « Et vous, mes généreux parens, leur dit-il, me laisserez-vous la bénédiction que vous m'avez jadis donnée ? Pardonnerez-vous à Bernard le nom d'Amaury qui lui fut défendu tant que son père vécut » ? Des larmes de joie, les plus tendres embrassemens, de nouvelles bénédictions, furent toute leur réponse.... Et cette intéressante famille, dans l'ivresse du bonheur, fut long-temps avant de pouvoir

reprendre assez de calme pour en bien sentir toute l'étendue.

Clémence voulut retourner vers les chaumières. Cet appartement, ces vêtemens, qui lui rappelaient l'épouse du sénéchal, la gênaient, la tourmentaient. Elle ne voulait voir en elle que la mère des trois enfans d'Amaury; et bientôt, par l'ordre d'Amaury, toute la décoration de l'appartement et les funestes vêtemens disparurent.

Ce fut dans les chaumières qu'Amaury put, après bien long-temps, commencer à expliquer sa conduite à son retour de Valence..... Rappelé au souverain pouvoir dans Alby, il avait envoyé chercher la

femme respectable qui, dans le val d'Andorre, avait servi de mère à Bernard, et qui lui ramena son fils. Cette digne femme avait été jadis la nourrice d'Amaury, et l'institutrice de ses premières années..... Alors, renfermé avec elle dans son palais, et périssant d'inquiétude pour Clémence, il avait envoyé à sa recherche dans toute l'Espagne, et caché sa douleur sous le prétexte du deuil de sa mère..... Aux nouvelles que Lautrec avait reçues de Clémence, il avait pensé succomber à sa joie; et sur-le-champ calculant l'avenir, il avait senti la nécessité d'aller aux pieds du souverain pontife obtenir les brefs nécessaires à

son mariage sous le nom d'Amaury, et à la légitimité de ses trois enfans.... Cependant un attrait plus puissant l'entraînait vers Cordoue ; mais la bonne veuve s'étant offerte pour aller chercher Clémence, il l'avait fait partir sur-le-champ pour l'Espagne, et était parti lui-même pour l'Italie. Il rapportait un bref d'Honoré III, qui cassait, pour cause de l'infirmité de l'époux, le premier mariage de Clémence, déclarait le second nul à cause de la supposition du nom de Bernard.... et permettait à Amaury d'épouser Clémence de Lautrec, et de placer sous le dais nuptial les trois enfans déjà nés d'elle et de lui.

« J'ai été retenu en Italie, ajouta Amaury, plus long-temps que je n'avais cru, et pendant cet intervalle, ma respectable amie est revenue de Cordoue avec ton fils et les lettres d'Avéroës. Aussi-tôt elle a rappelé à Alby le jeune Amable, qu'un ami sûr avait élevé jusques-là loin de son coupable père. Bientôt tu es arrivée toi-même avec le guide qu'Avéroës t'avait donné..... La bonne veuve, dépositaire de mon autorité, l'a fait amener au palais, où elle l'a retenu. Quant à moi, j'ai eu le chagrin d'apprendre que tu m'avais précédé de quinze jours à Alby. Hélas! c'était quinze jours de souffrance de plus pour toi, ma Clé-

mence.... Mais aussi tu sais comme, aussi-tôt son retour, Amaury t'a persécutée. — O méchant! répondit Clémence.... Et pourquoi ne m'as-tu pas tout de suite nommé Bernard? — Je te l'ai dit, répondit Amaury; j'avais besoin de pardon, et je comptais sur mes trésors pour l'obtenir ». A ces mots, Clémence sourit; et regardant ses enfans : « Oh ! oui, dit-elle.... les voilà bien les vrais trésors !.... Mon ami, je ne te reproche rien; je suis tout bonheur, toute jouissance ».

Le lendemain, l'hymen fut célébré en grande pompe, et aux acclamations de toute la ville. Les trois enfans, placés sous le dais nuptial

entre les deux époux, reçurent la naissance civile et leur véritable nom. L'esclave d'Avéroës, chargé de présens, repartit pour porter cette heureuse nouvelle à son maître; et jamais mortels sous le ciel ne furent plus fortunés que Clémence et Amaury..... L'amour occupa tellement et leur cœur et leur vie, que quelques années après, fatigués des soins du pouvoir, et ne voulant plus vivre que pour eux-mêmes et pour leurs enfans, ils remirent à Louis VIII, surnommé le Lion, et père de saint Louis, tous leurs états du midi, et se retirèrent dans leur domaine de Montfort, où Lautrec et Béatrix les suivirent. Là,

le bonheur vint s'établir avec eux, et l'on ne parle encore dans ce pays que de leur constance et de leur félicité.

C'est ici que finit ma chronique, et je lui en sais gré ; car tout ce que l'Histoire ajoute à la vie d'Amaury aurait trop abrégé le bonheur de Clémence ; et je ne puis douter, d'après les sources où je puise, que ma chronique ne soit bien plus certaine que tous les contes dont messieurs les historiens ne manquent pas de surcharger la vérité. Au reste, si mon chroniqueur a pu intéresser et plaire, j'aurai rempli mon but ; et je serai trop heu-

reux, si j'ai fait quelquefois prononcer avec attendrissement le nom de Clémence et d'Amaury.

FIN.

NOTE.

Un de mes amis, très-érudit, et que je respecte beaucoup, quoique nous ne soyons jamais du même avis, m'avait conseillé de placer des notes historiques à la fin de cet ouvrage. Il prétendait qu'il intéresserait davantage quand on saurait jusqu'à quel point il était conforme à l'Histoire, et en quoi il s'en écartait. J'ai bien réfléchi sur ce conseil, et définitivement je l'ai rejeté. En effet, outre l'autorité de ma chronique, à laquelle je suis fort porté à accorder autant de foi qu'aux historiens, qu'importe au lecteur de savoir si Amaury fut tel que je l'ai peint; si ce fut une Albigeoise ou une Dauphinoise qu'il épousa; s'il eut de son hymen des garçons ou des filles; enfin si son ambition le conduisit à la suite de saint Louis, mourir connétable au retour d'une croisade? Tous ces faits, que ma chronique

dément, ne valent pas l'intérêt que celle-ci a su répandre sur Amaury de Montfort et Clémence de Lautrec....

Mon lecteur n'a pas besoin non plus que je lui dise que tous les faits relatifs à Valdo, à Simon de Montfort, à la guerre civile et à l'inquisition, ainsi qu'aux Maures d'Espagne et au sublime Avéroës, sont rapportés par les historiens comme dans ma chronique, qui les confirme en ce point. Ainsi, comme je ne pourrais lui dire que des faits qu'il sait déjà, ou que je desire qu'il oublie, je ne ferai point de notes historiques, et je l'engagerai bien plutôt à donner une pleine confiance à ma vieille chronique, que je suis prêt à représenter à tout chicanneur de mauvaise humeur qui oserait douter de l'exacte vérité de mon récit.

Enfin, comme un autre de mes amis, très-versé dans les loix modernes, mais point du tout dans la législation ancienne, a prétendu attaquer ma chronique sous le rapport

des formes légales, et que l'historien le plus véridique est obligé de répondre à toutes les objections, quelque peu fondées qu'elles soient, je terminerai ce morceau d'histoire par quelques observations sur la législation de ces temps barbares et religieux.

Avant Louis XIV, et sur-tout avant saint Louis, l'église avait attiré dans sa juridiction et sous sa discipline, tout ce qui regardait les sacremens; et les loix civiles eussent été sacriléges, si l'on eût osé leur donner quelque action dans tous les actes dont l'église pouvait réclamer la moindre part.

Le mariage étant un sacrement, appartenait tout entier à l'église, qui, ne le considérant que comme sacrement et non comme acte civil, l'avait admis sans aucune des sages formalités qu'on y a ajoutées depuis. Alors la puberté et le seul consentement des contractans suffisaient pour que le prêtre conférât un sacrement indissoluble; et

Simon, de sa propre autorité, avait pu marier légitimement Clémence, âgée de quinze ans, à son infâme favori. Alors la nécessité de rapporter les preuves de sa naissance et de son véritable nom n'existait pas. On pouvait se marier sous son nom de baptême, ou même sous un nom emprunté; et le mariage n'en était pas moins légitime, attendu que l'identité de personnes suffisait, et que c'étaient les personnes même, et non tels ou tels noms que l'Eglise unissait. Seulement dans ce dernier cas, lorsque les époux voulaient reprendre leurs véritables noms, il fallait un bref du pape qui les y autorisât; et c'était encore un des nombreux moyens inventés par la chancellerie romaine pour obtenir l'or des fidèles. D'après ces explications, on voit que Clémence et Amaury avaient pu très-légitimement s'unir dans la vallée sans avouer leurs vrais noms; et il en résulte que mon chroniqueur, qui ne connaissait que les loix de l'église, ne peut être

taxé d'imposture, comme bien des gens, jaloux de ma découverte historique, pourraient être tentés de le faire.

FIN DE LA NOTE.

563229